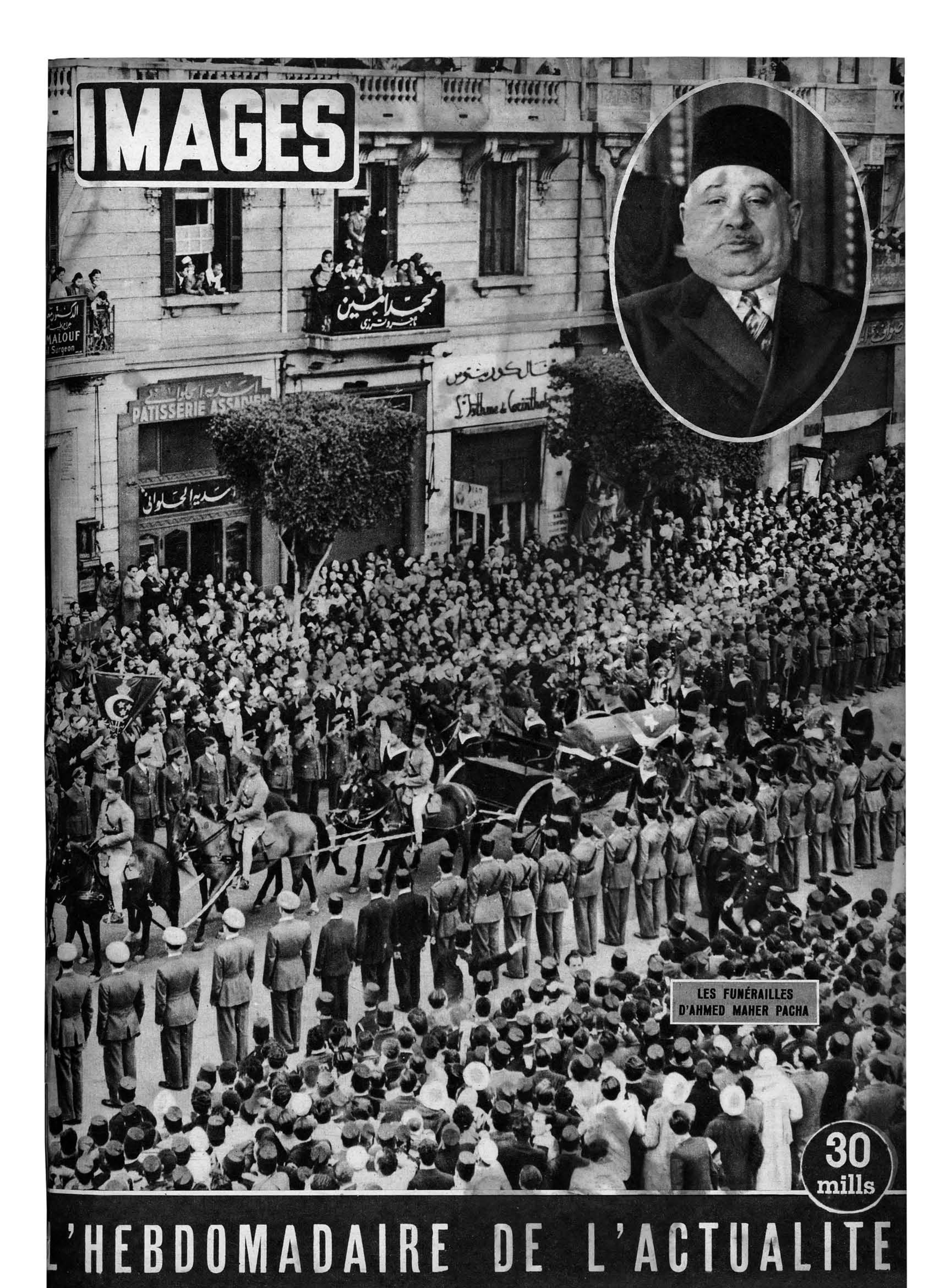
IMAGES



LES FUNÉRAILLES D'AHMED MAHER PACHA

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

No. 808 — LE CAIRE (EGYPTE) — 4 MARS 1945



AHMED MAHER

Le visage a toujours trahi l'homme. Et le visage d'Ahmed Maher ne fut jamais un masque. On pouvait juger l'homme dès la première rencontre à sa poignée de main, à sa démarche, à son port de tête, à son regard.

Il avait la poignée de main franche et pleine, l'allure pondérée, la tête toujours bien haute et le regard droit.

Le libéralisme du grand disparu se révélait dans tous les domaines. C'était la qualité prédominante d'un caractère qui pesait toutes les opinions, admettait toutes les objections.

Dans les divers comités qu'il eut à présider, et notamment le Comité des Finances, il accueillait toutes les initiatives, les livrait à la discussion et admettait, le sourire aux lèvres, que l'on critiquât son point de vue... Il ne prenait d'ailleurs aucune décision sans avoir, au préalable, pesé le pour et le contre, et ses avis étaient toujours marqués d'une réelle pondération. Au journal « Kawkab Al-Chark », dont il fut à partir de 1924 le rédacteur en chef, il lui arrivait souvent de publier des articles d'adversaires du Wafd, quitte à riposter dans le journal.

Sa fidélité à ses principes ne défaillit jamais. L'homme au cours de la vie vient souvent à changer. Or, ni le succès politique, ni la tentation de gouverner n'eurent raison de ses convictions, et la possession du pouvoir, loin de le détourner de son idéal, lui sembla bien plutôt un moyen de le réaliser. On le vit bien à plusieurs occasions, et notamment pendant les quelques mois qu'il passa à la tête du gouvernement et qui marquèrent l'allègement de la censure sur la presse. Il s'exposa d'ailleurs le premier aux violentes attaques de ses adversaires politiques.

●

C'est que le courage moral était le second trait de ce caractère. Dans la vie d'Ahmed Maher, deux exemples illustrent ce trait. C'était en 1937, au moment de l'agitation universitaire qui précéda la chute du cabinet Nahas et la scission saadiste au sein du Wafd. Celui-ci, encore au pouvoir, avait élaboré un projet réduisant à trois années au lieu de quatre la durée des études pour l'obtention de la licence à la Faculté de Droit. Ahmed Maher pacha, au risque de desservir sa popularité auprès des milieux estudiantins, n'hésita pas à critiquer vivement le projet du gouvernement. Son attitude provoqua alors de grands remous à l'Université, mais il y demeura indifférent et ne s'aliéna pas, pour cela, la sympathie des étudiants.

D'autre part, on se rappelle la campagne qu'il mena il y a quelques années en faveur de l'intervention de l'Egypte aux côtés de la Grande-Bretagne et des Alliés. Encore une fois, comme on le sait, il demeura fidèle à son idée, malgré les critiques qu'il souleva.

●

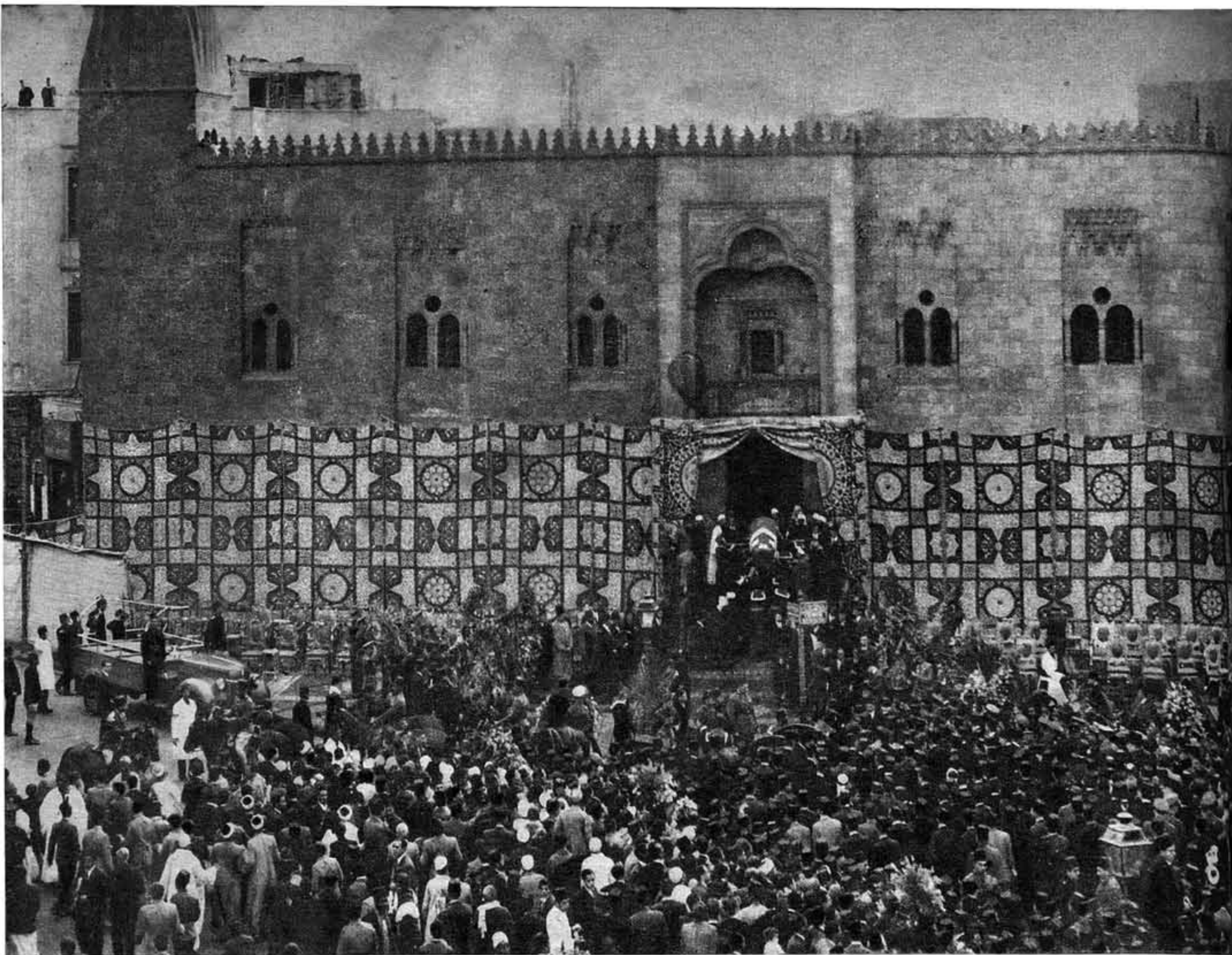
Mais si Ahmed Maher pacha fut l'homme public, intègre et libéral qu'on connaît, il fut, dans sa vie privée, un père de famille tendre et affectueux. Il avait voué un culte à sa fille unique qui fut aussi pour lui une précieuse confidente. Il avait voulu lui inculquer dès son jeune âge toutes les idées, tous les sentiments pour lesquels il vivait. Il y réussit. Ayant perdu sa mère au berceau, l'enfant ne connut d'autre affection que celle de son père. Il n'y a guère longtemps, Ahmed Maher expliquait lui-même cette affection :

« Le sentiment paternel, disait-il, tient à l'instinct de l'homme. Il serait vain de vouloir l'analyser. Je chéris ma fille. C'est tout ce que je puis exprimer. Je suis le conseiller auquel elle a recours toutes les fois qu'elle se trouve devant une difficulté ou qu'elle a besoin de se déterminer pour un choix, ne s'agît-il que de l'achat d'un objet de toilette. Mon idéal est le sien. Elle a, comme moi, le culte de Mme Safia Zaghloul ; elle a, comme moi, le sentiment de la patrie. »

Cette belle affection trouvait son écho : « J'aime mon père déclarait Mme Mahmoud Aly El Sayed, car dans mon enfance il fut le compagnon de mes jeux et de mes joies. Il m'aidait dans mes devoirs, assistait à mes repas, surveillait mon habillement. Durant ma jeunesse, il fut pour moi le phare lumineux de l'idéal patriotique. Son exemple me guidait ; j'admirais son courage, sa bonne foi, son grand cœur, son bon goût, sa modestie, son indépendance d'opinion, son amour de la lutte pour ses idées, sa loyauté à l'égard de ses adversaires. »

Ce témoignage touchant a été confirmé ces jours derniers par tous ceux qui ont connu Ahmed Maher. Il n'est, pour s'en rendre compte, que de lire les articles parus dans la presse d'Egypte, à quelque tendance qu'elle appartienne.

Ce n'est point seulement un grand homme public qui est tombé sous les balles d'un assassin inconscient. C'est aussi un de ses meilleurs citoyens que l'Egypte vient de perdre tragiquement.



Une vue générale des funérailles d'Ahmed Maher pacha, place de l'Opéra, au moment où la bière est portée par des fusiliers marins à l'intérieur de la mosquée El Kekhia, où un service religieux devait avoir lieu. La désolation de la foule est unanime



L'émotion est générale. Le grand disparu n'a laissé derrière lui que regrets unanimes. Le frère du défunt, S.E. Aly Maher pacha, reçoit les condoléances de personnalités égyptiennes venues accompagner le disparu escorté jusqu'à sa dernière demeure.



Le geste d'un dément a fait perdre à l'Egypte une de ses personnalités les plus dignes, les plus courageuses, et qui consacra sa vie au service de sa patrie. Un homme est là dont l'émotion est telle qu'il ne peut arrêter ses larmes.

Ci-dessous : La bière est portée par des fusiliers-marins. Jamais obsèques nationales ne furent plus grandioses, jamais, depuis la mort de Zaghloul pacha, le peuple égyptien ne déplora avec autant d'émoi et de douleur la mort d'un de ses hommes d'Etat.



★ L'ECRAN DE LA SEMAINE ★

Depuis la signature du traité d'amitié et d'alliance avec la Grande-Bretagne en 1936, la politique étrangère de l'Egypte n'a cessé de tendre vers la consolidation de son indépendance, ainsi que la proclamation de son nouveau statut d'Etat souverain dans le domaine international.

Par application de cette politique, l'Egypte abolit par une convention internationale les Capitulations, vestiges d'une époque révolue ; elle se fit admettre à la Société des Nations et participa aux conférences et organisations internationales, au même titre que toutes les nations civilisées jouissant de leur indépendance.

La guerre devait mettre à l'épreuve la maturité politique des hommes qui président aux destinées de ce pays. Mais les événements ne tardèrent pas à démontrer que l'Egypte avait opté pour le camp des Démocraties et qu'elle était fidèle à ses engagements envers son alliée britannique.

Nous n'avons pas besoin de rappeler ici la contribution apportée par l'Egypte à l'effort de guerre allié. Ce que nous voudrions souligner, c'est la continuité de cette contribution, sous les divers ministères qui se sont succédés au pouvoir.

Mais si l'Egypte transformait ainsi en politique nationale la stricte exécution des engagements découlant du Traité, elle ne manquait pas à chaque occasion de formuler son désir de négocier la modification de certaines de ses clauses, après la fin des hostilités. De même, en manifestant sa sympathie agissante aux ennemis de l'Axe, elle fut toujours attentive à affirmer sa propre personnalité et à prendre part, dans la mesure que lui permettait son statut particulier de nation non belligérante, aux œuvres et travaux destinés à resserrer les liens entre les nations démocratiques et à résoudre leurs problèmes communs.

Des délégations de ce pays participèrent à toutes les grandes conférences tenues de l'autre côté de l'Atlantique ces derniers temps. L'Egypte prit une part active dans la création de l'U.N.R.R.A. Elle se fit représenter à Bretton Woods, à Chicago et à d'autres conférences internationales.

Le gouvernement de S.E. Nahas pacha obtint de l'alliée britannique la promesse qu'elle userait de son influence pour permettre à l'Egypte d'avoir accès à la plus importante des Conférences : celle de la Paix.

O

En somme, l'Egypte, neutre et belligérante à la fois, avait pris toutes les mesures pour appuyer son alliée dans sa lutte contre l'Axe, sans toutefois se livrer elle-même à des actes de guerre proprement dits. La raison de cette attitude réside en premier lieu dans la tendance manifestée par l'opinion publique égyptienne, soucieuse d'éviter les malheurs et les destructions d'une guerre menée dans des conditions inégales. D'ailleurs, la participation de l'Egypte à la guerre n'était même pas souhaitée ou conseillée par la Grande-Bretagne pour des considérations stratégiques.

Le désert égyptien fut ainsi envahi à diverses reprises sans que l'Egypte n'ait déclaré la guerre à l'Axe. Puis la guerre en Afrique prit fin par la défaite germano-italienne. La bataille de la Méditerranée est elle-même virtuellement terminée aujourd'hui et la puissance militaire de l'Allemagne est soumise à une telle pression que la fin se dessine déjà à l'horizon.

Les motifs d'ordre stratégique qui faisaient écarter toute idée de participation de l'Egypte à la guerre ont disparu. Les craintes légitimes de l'opinion publique n'ont plus de raison d'être.

A cette phase des combats, les Trois Grands, réunis en Crimée, viennent de décider de n'inviter à la Conférence de San-Francisco, qui doit discuter de la future organisation mondiale, que les Nations Unies et les Nations Associées qui auraient déclaré la guerre aux puissances de l'Axe avant le 1er mars 1945.

M. Eden profita de son séjour au Caire pour communiquer cette information au gouvernement égyptien. Désormais, il appartenait à l'Egypte de mesurer le dernier pas qui la séparait de la belligérance : fallait-il déclarer la guerre pour consacrer la situation existante et assurer la participation de l'Egypte à la fondation de la nouvelle Société des Nations et aux diverses Conférences de la Paix, ou bien convenait-il de s'en tenir à une attitude négative que rien ne pouvait plus justifier et perdre ainsi le bénéfice de la sage politique suivie au cours des huit dernières années ?

Parce qu'il avait toujours été partisan d'une participation de l'Egypte à la guerre, feu Ahmed Maher pacha, président du Conseil, tint à s'entourer de toutes les garanties avant d'engager son pays. Des échanges de vues eurent lieu avec la Turquie qui se trouvait dans une situation similaire, de même qu'avec les pays de l'Orient arabe. Des juristes éminents et des personnalités importantes du pays furent consultés.

S.E. Ahmed Maher pacha et les membres de son Cabinet ne tardèrent pas à être confirmés dans leur conviction : la déclaration de l'existence de l'état de guerre « défensive » avec les puissances de l'Axe était l'aboutissement normal de la ligne de conduite suivie pendant ces dernières années. Alors qu'une telle déclaration ne mettait pas en danger la population du pays, elle avait pour avantage de marquer définitivement la position prise par l'Egypte dans le conflit entre les dictatures et les pays démocratiques et d'assurer sa place dans la nouvelle organisation internationale qui régira le monde après la guerre.

L'Egypte devait assurément accepter l'invitation des Trois Grands, elle le devait parce qu'elle ne pouvait manifester de l'indifférence pour leur combat qui est celui de tous les peuples épris de liberté, et aussi parce qu'elle lui donnait l'occasion d'atteindre l'un des buts essentiels de sa politique qui est de participer à la Conférence de la Paix, afin d'y affirmer et d'y compléter son indépendance.

Il ne fut pas donné malheureusement à Ahmed Maher pacha d'accomplir lui-même son œuvre jusqu'au bout. Un criminel l'assassina dans l'enceinte même du Parlement, au moment où il se dévouait corps et âme au service de son pays.

Le nouveau président du Conseil, S.E. Mahmoud Fahmy El Nokrachy pacha, poursuivit l'exécution de la politique de Maher pacha. L'existence de l'état de guerre défensive avec l'Allemagne et le Japon fut déclarée, et le Parlement approuva cette politique du gouvernement.

O

L'Egypte est désormais en guerre avec l'Axe. On peut toutefois affirmer que sa belligérance ne l'amènera pas à prendre une part active dans les hostilités. Elle-même ne le souhaite pas et les grandes puissances alliées ne demanderont pas son assistance — même symbolique — pour asséner le coup de grâce à l'Allemagne ou au Japon. Comme elles l'ont fait jusqu'aujourd'hui, les troupes égyptiennes veilleront à la sécurité des bases et voies de communication, et notamment le canal de Suez.

Une déclaration des milieux britanniques du Caire précisait, en outre, à la veille de la déclaration de guerre, que celle-ci ne modifierait pas la situation existante en ce qui concerne l'aide apportée ou à apporter par l'Egypte en vertu du traité d'alliance.

Il ne faut pas se hâter d'en conclure que l'Egypte s'abstiendrait de fournir toute assistance aux autres nations engagées comme elle dans la guerre. Elle continuera à mettre à leur disposition toutes les facilités qu'elle leur a accordées spontanément au cours des cinq dernières années.

Elle a dû d'ailleurs en prendre l'engagement solennel en adhérant à la Déclaration des Nations Unies du 1er janvier 1942. Celle-ci comporte un préambule par lequel les signataires déclarent avoir souscrit au programme commun de buts et de principes contenu dans la Charte de l'Atlantique et affirment leur conviction que la victoire complète sur leurs ennemis est essentielle pour défendre la vie, la liberté, l'indépendance et la liberté du culte et pour préserver les droits de l'homme et la justice sur leur propre terre, de même que sur d'autres territoires, etc. Elle contient ensuite un double engagement :

1° Chaque gouvernement s'engage à faire usage de toutes ses ressources, militaires ou économiques, contre les puissances de l'Axe avec lequel il est en guerre ;

2° Chaque gouvernement s'engage à collaborer avec les autres signataires de la Déclaration et à ne pas conclure d'armistice ou de paix séparés avec les ennemis.

La Turquie fut invitée à adhérer à cette Déclaration solennelle. C'est pourquoi le gouvernement turc soumit au Parlement, en même temps que la question de l'entrée en guerre, celle de l'adhésion de la Turquie à la Déclaration des Nations Unies.

Le gouvernement égyptien ne fit aucune mention publiquement de son adhésion à cette Déclaration qui ne fait néanmoins aucun doute.

O

L'Egypte n'a pas été le seul pays à prendre position contre l'Axe cette semaine. Elle fut précédée dans la même voie par la Turquie et suivie par la Syrie et le Liban.

Tout le Moyen-Orient se trouve ainsi rangé dans le camp des Démocraties. On sait, en effet, que les autres pays indépendants du Moyen-Orient, l'Iran et l'Irak, avaient déclaré la guerre depuis 1943. Si l'Arabie Séoudite n'a pas adopté la même attitude, sa conduite à l'égard des Alliés, et notamment des Anglo-Américains, reste empreinte d'une « loyauté constante, ferme et inflexible ».

La déclaration de guerre de la Turquie présente un intérêt particulier en raison de la situation géographique de ce pays et de l'état de ses relations avec la Grande-Bretagne d'une part et avec l'U.R.S.S. de l'autre. Tout le monde sait aujourd'hui qu'après la Conférence de Téhéran, la Turquie fut invitée à entrer en guerre aux côtés des Alliés, mais elle subordonna son acceptation à l'obtention du matériel qui lui faisait défaut en grandes quantités.

En prenant sa décision cette semaine, le ministre turc des Affaires Etrangères rappela que, « face aux crises et aux dangers les plus variés, le gouvernement de la République turque a continué avec insistance à se conformer aux exigences de ces alliances (avec les nations aimant la paix) et à marcher sans hésitation sur la voie qu'il avait choisie depuis le début de la guerre mondiale... »

De son côté, M. Churchill reconnut que si le gouvernement turc ne se sentit pas capable de participer aux hostilités après Téhéran, « il nous aida d'une certaine manière et nous n'avons jamais eu le moindre doute quant à ses intentions... » Le Premier britannique fait sans doute allusion à l'aide fournie par les Turcs lors de la première campagne dans les îles du Dodécanèse. L'évacuation des troupes alliées isolées put être effectuée grâce à la collaboration des autorités turques. On ne doit pas oublier, d'autre part, les restrictions apportées par la Turquie à son commerce avec l'Allemagne, ainsi que la rupture subséquente des relations diplomatiques avec l'Allemagne et le Japon.

Maintenant que la Turquie est en guerre contre l'Axe, il faut espérer que ses relations avec l'U.R.S.S. iront en s'améliorant.

J. A.

L'OFFENSIVE DEVANT LE RHIN

Tandis que les forces américaines avancent rapidement vers Cologne et Coblence sur le Rhin, la Neuvième Armée et l'armée canadienne plus au nord, font un vaste mouvement de pinces en direction de Dusseldorf, grâce à une percée soudaine. L'offensive alliée sur ce front a pris une extension dont les conséquences pourront être décisives.



L'ÉGYPTE SE JOINT AUX NATIONS UNIES

Lundi dernier, les Chambres ont voté l'état de guerre défensive entre l'Egypte et les deux puissances de l'Axe : l'Allemagne et le Japon. La Syrie, le Liban et des Etats de l'Amérique du Sud ont pris la même décision. A part de rares pays encore neutres, c'est le monde entier qui a adhéré à la Déclaration des Nations Unies. A la Conférence de San-Francisco, tous ces pays auront donc un siège. Ainsi l'Egypte fera entendre sa voix pour la réorganisation du monde ; du reste, sa contribution, jusqu'ici, a été déjà considérable à la poursuite de la guerre et à la victoire des Alliés. Cette décision confirme donc un état de choses existant.

NOTRE COUVERTURE

LES FUNÉRAILLES D'AHMED MAHER PACHA

La mort tragique d'Ahmed Maher pacha a plongé l'Egypte entière dans la consternation. La foule recueillie se pressait le long du cortège aux funérailles nationales qui ont été faites au défunt. Dans le médaillon : Ahmed Maher pacha auquel S.M. le Roi a conféré, à titre posthume, le Grand Cordon de Mohamed Aly.

ISMAIL PACHA EN EXIL

Le 2 mars 1895 — il y a cinquante ans — mourait Ismaïl le Magnifique dont le règne fastueux et souvent discuté a été fécond en réformes et en réalisations.

On connaît peu la vie d'Ismaïl Pacha dans l'exil. La curiosité des chroniqueurs de l'époque s'est arrêtée au seuil de la terre étrangère où le grand Khédive passa ses dernières années.

Et pourtant l'histoire, pour comprendre et expliquer les intentions, les idées, les sentiments du Souverain le plus discuté de l'Egypte contemporaine, eut dû le surprendre dans ses méditations tranquilles et lointaines, ces méditations auxquelles tout homme ne se livre qu'après avoir réalisé son œuvre.

Mais les chroniqueurs de l'époque n'eurent point cette indiscrétion. Ils se sont contentés de relater certains épisodes qui marquèrent la fin d'un règne fécond en réformes et en ambitions réalisées, et le déclin d'une vie brillante et fastueuse qui s'acheva dans la souffrance et la nostalgie d'une patrie lointaine et aimée.

●

Le 26 juin 1879, une dépêche d'Istanbul annonçait la nomination d'un successeur à Ismaïl Pacha, en la personne de son fils Mohamed Tewfik Pacha.



Ismaïl Pacha à quinze ans.

Quatre jours après, le 30 juin, l'ex-Khédive quittait sa capitale pour Alexandrie d'où le yacht « Mahroussa » devait appareiller pour une terre inconnue.

Les adieux revêtirent un caractère solennel et émouvant. Quinze ans de règne avaient singulièrement attaché au Khédive un peuple reconnaissant. Aussi le Palais d'Abdine connut-il, dès les premières heures du matin, une double affluence : celle des personnalités officielles, des serviteurs loyaux, venus saluer une dernière fois le Maître qui s'en allait, et celle du peuple, du simple peuple, rassemblé sur la place et qui voulait être là pour voir partir Celui qu'on surnommait « le Magnifique ».

Princes de la famille khédiviale, dignitaires de la Cour, ministres, hauts fonctionnaires, notabilités politiques, consuls étrangers, amis fidèles et protégés, Ismaïl les reçut tous. Puis, comme le temps passait, on vint le prévenir que le carrosse était prêt. L'ex-Khédive se leva et se dirigea vers la porte accompagné du nouveau Khédive, son fils Tewfik Pacha. Il était 10 h. 30 du matin.

Le peuple massé aux barrières du Palais eut un remous. Ismaïl hésita un instant avant de descendre la dernière marche de l'escalier et de monter dans le carrosse. Etait-ce pour mieux emporter le souvenir de ces choses qui lui avaient si longtemps appartenues ?

Enfin, il se décida au départ. Tewfik Pacha prit place à ses côtés et le cortège s'ébranla entre une double haie de cavaliers de la garde. Les femmes du peuple pleuraient et l'on entendait des cris poignants tels que celui-ci : « Ne nous abandonne pas, ô notre Maître et protecteur ! » Les mêmes cris se répétèrent jusqu'à l'arrivée à la gare du Caire. Sur le quai, où les honneurs militaires venaient de lui être rendus, Ismaïl eut un dernier entretien avec son successeur. Ses paroles d'adieu furent très émouvantes : « La volonté de notre auguste Sultan, dit-il à Tewfik, a décidé, ô le plus cher des fils, que tu sois khédive d'Egypte. Je te recommande, par conséquent, d'être bon pour tes frères et les autres membres de la famille. Sache aussi que mon désir en partant est de résoudre, si cela est possible, quelques difficultés qui pourraient te susciter des embarras. Mais j'ai confiance en ton énergie et dans la force de ta volonté. Ecoute tes conseillers et sois plus heureux que ton père. »

Puis il donna l'accolade à son fils et monta dans le train spécial qui devait l'emmener à Alexandrie.

●

Ismaïl s'embarqua le jour même à bord du yacht « Mahroussa ». Etait-ce pour la dernière fois qu'il voyait Alexandrie, sa ville favorite ?

Jadis il aimait à passer de longues heures sur la plage solitaire. Et s'il lui arrivait de rencontrer un promeneur qui, comme lui, aimait les vagues et le sable, il allait au-devant de l'étranger et ne dédaignait pas de faire, incognito, un brin de causette avec lui. Un jour, il aperçut trois jeunes garçons qui s'amusaient sur les rochers. Il les interpela de loin, mais les enfants continuèrent à jouer. Alors, il les rejoignit et manœuvra si bien qu'il força leur timidité et s'en fit aussitôt trois petits amis qui lui contèrent chacun l'histoire de sa famille. Puis, le soir venu, il les envoya chez eux en les bourrant d'argent pour qu'ils s'achètent des friandises...



Bien qu'âgé seulement de 63 ans, mais accablé par l'infortune et le deuil, l'impression que faisait Ismaïl Pacha était celle d'un vieillard. L'état de santé de l'ancien Khédive, surnommé « le Magnifique », empirait de jour en jour jusqu'en 1895, qui marqua l'année de sa mort.

Lorsque le navire s'éloigna, Ismaïl Pacha ne savait pas encore qu'il se rendait en Italie, car, avant l'appareillage, le gouverneur d'Alexandrie avait remis au capitaine du « Mahroussa » un ordre cacheté qui ne devait être déplié qu'en pleine mer.

D'après cet ordre, le capitaine ne devait débarquer l'ex-Khédive dans aucun des ports de l'Empire ottoman.

Le yacht « Mahroussa » aborda en Italie, dont le Roi avait été précédemment l'hôte d'Ismaïl en Egypte. En retour, le monarque italien n'abandonna pas l'Exilé qu'il avait connu au temps des grands fastes. Il mit à sa disposition une magnifique villa à Naples : « La Favorita », où Ismaïl passa les premières années de son exil.

●

Nous n'avons pas beaucoup de détails sur la vie que mena Ismaïl à « La Favorita ». Tout ce que nous savons, c'est que l'ex-Khédive y installa ses épouses et sa suite — qui était assez nombreuse — et qu'il y mena une vie très calme et retirée.

C'est de là qu'il envoya au Sultan sa fameuse lettre dans laquelle il rappelait au souverain de Constantinople l'œuvre qu'il avait accomplie pendant son règne.

« Je venais de traverser 16 années bien remplies, écrivit-il. Sous mon administration, l'Egypte avait été couverte d'un réseau de chemins de fer ; elle avait considérablement étendu la canalisation qui féconde la richesse du sol ; elle avait créé deux grands ports à Suez et à Alexandrie ; elle avait détruit dans l'Afrique Centrale les sources de l'esclavage et fait flotter le drapeau de l'Empire dans des contrées où il était encore inconnu ; elle avait vu achever et livrer au monde le canal des deux mers... »

Cette lettre demeura sans réponse.

Puis le Khédive exilé fit une tournée en Italie et en France.

Ismaïl essaya-t-il, durant son séjour à Naples, de retourner sur le trône khédivial ? Les avis sont partagés là-dessus. Il semble, en tout cas, qu'il n'alla pas au bout de ses tentatives puisque Chafik Pacha, qui fut envoyé par le Khédive pour se rendre compte des intentions et des activités d'Ismaïl, ne put recueillir, au cours de son enquête secrète en Italie, aucun indice d'une démarche quelconque entreprise dans ce but par l'Exilé.

1892 fut pour celui-ci une année de chagrin et de deuil, à cause de la mort de son fils le Khédive Tewfik. Bientôt, d'ailleurs, la maladie devait commencer à le tourmenter. Ses médecins lui prescrivirent Carlsbad. Mais, parvenu à mi-chemin, il retourne à Naples. Il y passe encore quelques mois avant de se rendre à Istanbul où le Sultan accepte, en définitive, qu'il se retire. Il s'installe dès lors au palais d'Emirghian. C'est là qu'il passera les deux années qu'il lui reste à vivre. Le Khédive Abbas qui se rend à Constantinople après son



Ismaïl Pacha au cours de son règne.

investiture y rencontre son grand-père. L'ancien et le nouveau Khédive se donnent l'accolade, mais l'impression que fait à son entourage Ismaïl Pacha est celle d'un vieillard. Sa vue baisse — il n'est pourtant âgé que de 63 ans.

Son état de santé empire de jour en jour — ce qui n'empêche pas le Sultan Abdoul Hamid de le faire étroitement surveiller. Il est pratiquement prisonnier du Sultan.

1895... C'est l'année de sa mort. Il est atteint d'un cancer à l'estomac. Ses médecins traitants ordonnent un changement d'air. Naturellement, il pense à l'Egypte. Mais le Conseil des Nazirs s'oppose à son entrée dans le territoire. Les princes Ibrahim Helmi et Fouad partent le 6 janvier pour Constantinople. Ils y séjournent quelque temps auprès d'Ismaïl pour lui apporter la consolation de sa famille. Entre temps, son secrétaire privé arrive au Caire, porteur du testament de son Maître. De nouvelles réunions ont lieu, de nouvelles démarches sont entreprises tant auprès du Conseil des Nazirs qu'auprès du Sultan — sans donner de résultat...

L'agonie commence et se prolonge jusqu'au 2 mars : la dernière volonté du Khédive est d'être enterré au Caire où sa dépouille repose aujourd'hui.

CH. ATALLA

L'ŒUVRE D'ISMAIL PACHA

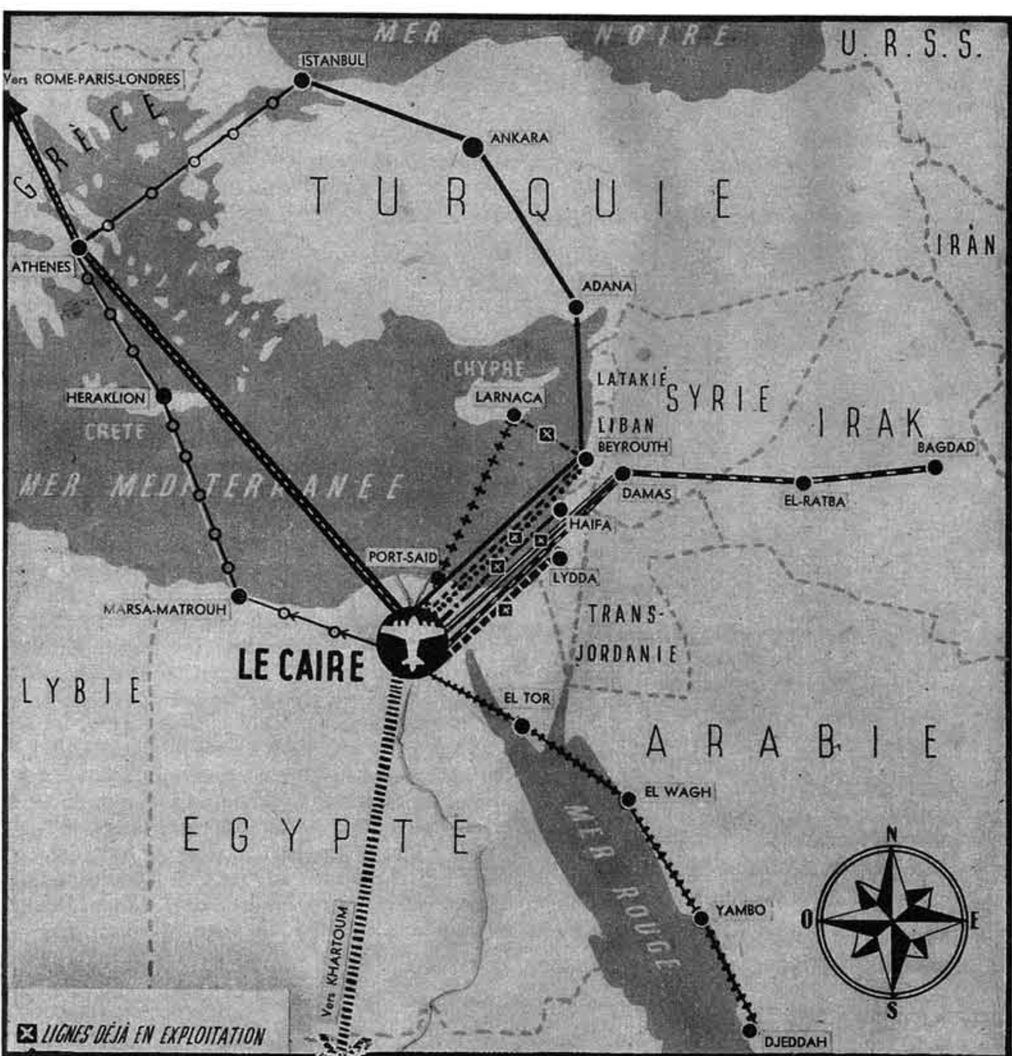
- **8 juillet 1873. Dix ans après son investiture, promulgation du Firman rétablissant dans la famille de Mohamed Aly le principe héréditaire par droit d'aînesse, et accordant au Wali d'Egypte le titre de Khédive.**
- **1869. Inauguration du canal maritime de Suez. Annexion du Darfour et suppression de l'esclavage.**
- **Edification de l'Opéra, du palais de Guizeh. Fondation du Musée égyptien et de la Bibliothèque nationale.**
- **Embellissement du Caire : établissement d'un système de canalisation au Caire, du gaz dans l'éclairage des rues, acquisition des pompes à incendie, construction du pont de Kasr-el-Nil. Le jardin de l'Ezbékieh est tracé.**
- **Réformes administratives : division de l'Egypte en 14 moudiriehs ; création du service postal actuel (1865).**
- **Réformes judiciaires : institution définitive des tribunaux nationaux et charéis et des Méglis Hasbis ; instauration des Tribunaux Mixtes (1867).**
- **Réorganisation de l'Imprimerie nationale et établissement d'une fabrique de papier.**
- **Développement de la presse : réforme du Journal Officiel et fondation de dix autres journaux, dont l'« Ahram ».**
- **Développement du réseau des chemins de fer. Installation du télégraphe et extension des lignes télégraphiques jusqu'au Soudan — ce qui nécessite des dépenses de l'ordre de L.E. 9.658.327.**
- **Réunion de la 1ère Assemblée Consultative.**
- **Fondation de la ville d'Ismaïlieh.**
- **Construction de fabriques d'armements près de Hélouan.**
- **Encouragement de la fabrication du sucre par la fondation de nouvelles sucreries.**
- **Percement du canal de l'Ibrahimieh en Haute-Egypte et du canal de l'Ismaïlieh entre Le Caire et Suez.**
- **Aménagement d'une cale sèche dans le port de Suez.**
- **Réforme de l'instruction en Egypte. Essor de l'enseignement primaire et secondaire. Multiplication des écoles supérieures (Ecole d'infanterie et de cavalerie, Ecoles polytechnique et de médecine). Envoi de nombreuses missions à l'étranger. Collaboration de professeurs européens.**

Cette œuvre de redressement a donné à l'Egypte sa structure politique et sociale actuelle. Si elle a nécessité d'énormes dépenses, celles-ci n'ont point été vaines.

Le juge Crabitès, dans un ouvrage publié il n'y a guère longtemps, s'est attaché à démontrer que la gestion financière du Khédive n'a point été aussi désastreuse qu'on s'était plu à le croire. Et les conclusions de l'auteur solidement étayées ne semblent pas moins convaincantes que les critiques adressées à l'œuvre ambitieuse et belle du Grand Khédive égyptien.

AVENIR DE L'AVIATION CIVILE

Mohamed Rouchdy bey, directeur du Département de l'Aviation Civile, qui vient de rentrer des États-Unis où il présidait la délégation égyptienne à la Conférence Internationale de l'Aviation Civile à Chicago, nous a parlé des travaux de la Conférence.




Les routes internationales aériennes soumises par l'Egypte à la Conférence de Chicago.

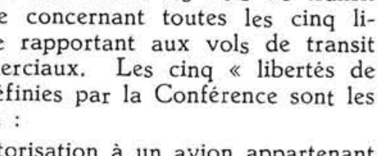
« La Conférence Internationale de l'aviation civile, qui s'était ouverte à Chicago le 1er novembre 1944 et dont le protocole final fut signé le 7 décembre 1944, avait pour but d'organiser l'aviation civile dans le monde entier et d'établir les règlements des voyages aériens internationaux. En d'autres termes, la Conférence de Chicago devait remplacer les deux précédentes conventions aériennes (celle de 1919, signée à Paris et à laquelle plusieurs nations n'avaient pas adhéré, entre autres les Etats-Unis et l'Egypte, et celle du 20 février 1928 entre les nations pan-américaines) par une nouvelle convention qui tiendrait compte des derniers développements et des expériences acquises durant les 25 dernières années et à laquelle toutes les nations participeraient.

« Les délégués de 51 nations demeurèrent en session durant un peu plus de cinq semaines, étudiant et discutant plusieurs points concernant l'aviation civile. Les délégués s'organisèrent en quatre commissions et seize sous-commissions qui s'occupèrent chacune d'une branche spéciale du sujet traité. Toutes ces commissions et sous-commissions terminèrent leurs travaux en plein accord entre tous les délégués.

« La Conférence a décidé de créer, et a déjà sélectionné, un Conseil composé de délégués de 20 nations pour s'occuper du contrôle de l'aviation civile durant la période intérimaire, c'est-à-dire depuis maintenant jusqu'à la fin de la guerre. Ce Conseil siégera à Montréal, au Canada, immédiatement après l'acceptation officielle par au moins 26 nations, de la nouvelle convention et du nouvel accord international. L'Egypte a eu l'heureux privilège d'être choisie comme membre de ce Conseil. »

— *Est-ce vrai que la Conférence n'a pas obtenu un plein succès ?*

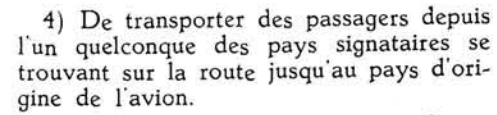
— Personnellement, je crois, au contraire, que le succès de la Conférence a été complet. Toutefois, certaines divergences se sont manifestées au sujet de la liberté de l'air à octroyer aux divers pays participants ; mais elles sont plutôt dues à la complexité du sujet discuté et à la longueur des nombreuses sessions, nécessaires pour parachever les discussions portant sur plusieurs points de détail. Les délégués étaient trop fatigués pour pouvoir approfondir la question de la liberté de l'air et pour arriver à une formule d'accord satisfaisante pour toutes les nations. Les divergences de vues furent cependant surmontées par la signature de deux accords : l'un relatif aux deux premières « libertés de l'air » concernant les vols de transit et l'autre concernant toutes les cinq libertés se rapportant aux vols de transit et commerciaux. Les cinq « libertés de l'air » définies par la Conférence sont les suivantes :



1) Autorisation à un avion appartenant à l'un des Etats signataires de survoler le territoire d'un autre Etat signataire sans atterrir.

2) Liberté à un avion appartenant à un Etat signataire d'atterrir sur un territoire d'un autre Etat signataire pour des raisons techniques telles que dérangements mécaniques, plein d'essence, etc., mais *non* pour prendre des passagers.

3) Liberté de transporter des passagers depuis le pays d'origine de l'avion jusqu'au pays d'un autre Etat signataire.



4) De transporter des passagers depuis l'un quelconque des pays signataires se trouvant sur la route jusqu'au pays d'origine de l'avion.

5) De transporter des passagers depuis n'importe quel pays signataire jusqu'à un autre pays se trouvant sur la route suivie par l'avion.

« Il paraît que 36 nations, dont l'Egypte, ont adhéré, à ce jour, aux deux premières libertés et quelque 7 ou 8 autres ont accepté les 5 libertés en totalité. Ceci permettra aux voyages aériens internationaux de commencer presque immédiatement après la notification officielle que recevront les Etats-Unis de l'acceptation de la Convention par les divers pays. »

— *Quel a été le rôle des délégués égyptiens à la Conférence ?*

— Les délégués égyptiens prirent pratiquement part aux séances de toutes les commissions et sous-commissions et à toutes les discussions importantes. Ils expliquèrent aux autres délégués la situation aérienne de l'Egypte et du Moyen-Orient et leur firent remarquer le point de vue particulier du Moyen-Orient sur la question aérienne.

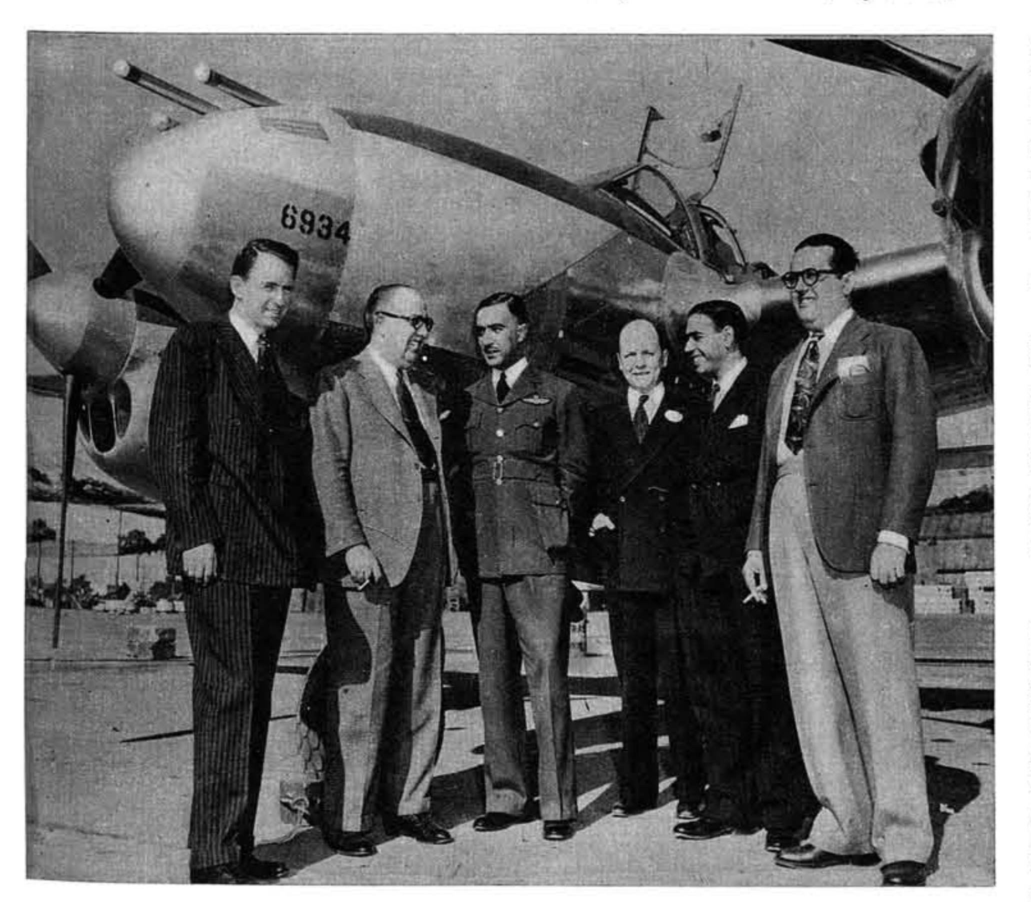
— *L'Egypte sera-t-elle le centre des routes aériennes internationales ?*

— Chaque pays a soumis à la Commission Centrale du Contrôle Aérien ses routes aériennes présentes et futures. Et l'on remarqua que plus des 90% des pays avaient demandé que leurs routes internationales passent par l'Egypte et que leurs avions y atterrissent. De cette façon, l'Egypte deviendra le nœud du trafic aérien international durant et après la période intérimaire.

— *Vos impressions sur l'Amérique ?*

— Les membres du gouvernement des Etats-Unis furent d'une amabilité et d'une obligeance extrêmes. Nous visitâmes plusieurs fabriques d'avions durant notre traversée des Etats-Unis d'Est en Ouest. Nous fûmes impressionnés par le haut degré d'efficience et par la qualité du travail existant dans ces fabriques. Ces visites nous permirent de nous rendre compte de la meilleure façon de diriger une grande usine ou une autre entreprise mécanique similaire. En général, tout ce que nous avons vu aux Etats-Unis nous a confirmé dans l'idée que ce pays a vraiment atteint, dans le domaine mécanique, un degré de développement considérable.

C.



La délégation égyptienne, en compagnie de deux représentants de la fabrique d'avions Lockhead, photographiée à l'aérodrome de Burbanks, en Californie. Mohamed Rouchdy bey (second à gauche) avait d'abord assisté au Congrès de l'aviation civile tenu à Chicago, en novembre-décembre, et où 51 nations étaient représentées pour établir les routes aériennes.



Le traître Doriot en costume nazi alors qu'il faisait partie de la Légion Française.

La vie et la mort de JACQUES DORIOT

La radio allemande nous a annoncé l'autre jour la mort de Jacques Doriot en territoire allemand... C'est le premier quisling à payer sa trahison...

Ce n'est pas la salve d'un peloton d'exécution, comme l'on s'y attendait, mais la rafale des balles de mitrailleuse d'un chasseur allié qui a mis fin à la vie du quisling français Jacques Doriot... Triste fin pour ce fils de forgeron qui rêvait de devenir le Führer de la France...

A seize ans, il était déjà un habile mécanicien... Trois ans plus tard, engagé volontaire dans l'armée, il se bat courageusement durant la guerre... Après l'armistice, sa division est expédiée en Hongrie où il a l'occasion de connaître de près le régime de Bela Kun...

De retour en France, le jeune Doriot, converti à la... « religion » nouvelle, consacra toute son activité à l'organisation d'un mouvement communiste...

■ En 1921, il se rendit à Moscou en vue d'assister à un *meeting* de la IIIème Internationale. C'est là qu'il rencontra Lénine et Trotsky...

■ Six mois à Berlin, parmi les communistes allemands, complétèrent son éducation, et bientôt, en 1923, il devenait le secrétaire général du parti communiste français et le chef de la « Jeunesse Communiste »...

■ Un bref séjour en prison n'eut aucun effet sur sa turbulence naturelle, car l'année 1925 le trouva aidant activement la révolte du Riff marocain dirigée par le fameux Abdel Kérim...

Les élections auxquelles il prit ensuite part le menèrent à la Chambre comme député de Saint-Denis... Ce fut là, pour lui, l'occasion de lancer de virulentes attaques contre le gouvernement.

La Chambre trouva, cependant, le courage de l'expulser, mais la « Ceinture rouge » le vengea en le nommant son maire...

Aveuglé par son succès, Doriot se crut alors tout-puissant... Il rejeta les ordres de ses chefs de la IIIème Internationale, considérant que personne n'avait de mot à dire dans son domaine particulier qu'était la France... Après deux avis restés sans effet, il fut chassé du parti communiste... Il se tourna vers le pôle opposé... Il fonda le « Parti du Peuple » d'après les principes fascistes... Il acheta le journal *La Liberté*, et se lançant complètement dans le totalitarisme, il commença à faire l'apologie de Hitler, Mussolini et Gœring avec la même chaleur qu'il mettait auparavant pour louer Lénine, Trotsky et le communisme.

Léon Blum, prenant le pouvoir en 1936, fut le premier à lui asséner un rude coup. Il le destitua de son poste de maire après avoir fourni les preuves qu'il avait utilisé les fonds municipaux dans des buts politiques.

Doriot n'en continua pas moins à distiller, dans sa *Liberté* et son *Emancipation*, le poison quotidien qui devait, quelques années plus tard, faire tant de mal à la France... L'Allemagne fut toujours présentée à ses lecteurs comme étant l'indéfectible amie de la France, et l'Angleterre peinte sous le jour de l'ennemie héréditaire... Sans oublier les incessants appels au sabotage et à la grève lancés aux ouvriers.

L'armistice de 1940 signé, Doriot se jeta à corps perdu dans la collaboration avec l'Allemagne... Il demanda avec insistance la peine de mort pour Blum, Daladier et Reynaud... Il organisa la fameuse « Légion Tricolore » qui devait lever l'étendard de la soi-disant « croisade anti-bolchevique ».

On connaît la rivalité qui l'opposait à Laval qu'il trouvait trop... tiède, à son gré, dans sa collaboration... Mais Laval, très malin, ne se laissait pas aisément désarçonner... Doriot eut, cependant, sa revanche quand, fuyant les armées alliées qui libéraient la France, il se réfugia en Allemagne... Il réussit, avec Déat, Darnand et de Brinon, à former une sorte de « Comité de Français Libres »... et surtout à en exclure l'ex-dauphin du maréchal Pétain...

Doriot faisait partie de cette clique de quislings qui — suivant les termes de Marcel Déat — se refusait à mourir pour Dantzig... Il est, cependant, mort, cette semaine, pour l'Allemagne !...

PAUL-LOUIS COURIER

ÉCRIVAIN DE COMBAT

par le professeur **LÉON GUICHARD**



L'écrivain de combat est celui dont les œuvres sont œuvres de combat, de défense ou d'attaque, comme furent *les Provinciales*, où Pascal, défendant ses amis jansénistes, attaqua certaine morale, qu'il jugeait par trop complaisante.

Telle est, dans son ensemble, l'œuvre de Paul-Louis Courier, qui défendit les libertés acquises par le peuple de France au cours de la Révolution, et pour ce attaqua par vives escarmouches le gouvernement de la Restauration, qui menaçait ces libertés.

En dehors de quelques traductions d'auteurs grecs, et de lettres savoureuses, écrites de France et d'Italie, Courier n'a guère écrit que des pamphlets, d'ailleurs en petit nombre. Et il peut passer à bon droit pour le type du pamphlétaire.

Fils d'un riche propriétaire de Touraine, il fut nommé lieutenant d'artillerie en 1793, à vingt et un ans, et donna sa démission en 1809, étant alors chef d'escadron.

Tant qu'il fut dans l'armée, il s'y montra — en même temps que brave officier, d'ailleurs — ce qu'on y appelle familièrement un « rouspéteur », ne craignant point d'écrire vertement aux généraux ou aux ministres quand il croit avoir à se plaindre. Il se disait lui-même « mauvais courtisan ». Il eût presque pu dire « mauvais coucheur ». En tout cas, il entend se faire toujours respecter, et sait se faire rendre, dans les deux sens du mot, ce qui lui est dû.

Dans une lettre que l'on peut considérer comme son premier pamphlet, *Conseils à un colonel* (1803), il critique le favoritisme prudent qui règle alors l'avancement. A l'en croire, aussi bien dans l'armée que dans le gouvernement et la diplomatie, Bonaparte exclut délibérément les talents, pour choisir « non celui qu'il estime le plus, mais celui qu'il craint le moins ».

Courier ne croit pas au « grand homme ». Ni d'ailleurs aux grands hommes. Cet helléniste-officier sourit en lisant Plutarque. On connaît la lettre goguenarde où il raconte la métamorphose de Bonaparte en Napoléon, par le plébiscite de 1804. « Etre Bonaparte et se faire sire ! *Il aspire à descendre*... » Mais Courier en veut tout autant aux esclaves qui se sont prêtés à cette comédie : « Une nation dont on fait ce qu'on veut n'est pas une *circ*, mais une... Aristophane doit l'avoir dit. »

Un de ses principaux griefs contre Napoléon est d'avoir restauré en France une noblesse, une cour, « les brimborions et les mamamouchis ». Courier méprise le baisemain, la broderie, les oripeaux, le claque et la dentelle.

Eternel mécontent, quelque peu misanthrope, Courier réagit constamment en polémiste. Vers la fin de sa vie il a pu écrire, reprenant une phrase de Beaumarchais : « Ma vie est un combat ». Elle le fut surtout à partir de 1815.

Les Bourbons étaient revenus et, malgré la Charte « octroyée » par le roi, certains rêvaient d'une restauration complète de l'ancien régime. Courier paraît d'abord avoir voulu se tenir éloigné des querelles politiques. Il n'est certes pas « ultra » ; mais il n'est pas non plus républicain, pas plus qu'il n'a été et n'est bonapartiste. Le duc d'Orléans, voilà son homme, voilà son roi. Mais Courier mourut en 1825, avant de l'avoir vu à l'œuvre. Et je suis convaincu que, même sous la monarchie de juillet, Courier eût continué à écrire des pamphlets.

C'est d'ailleurs tout à son honneur. Car Courier prend la plume dès qu'il constate, de la part d'une puissance quelconque, maire ou ministre, une vexation ou un abus. Il se bat le plus souvent pour les autres, pour le principe, et presque pour le plaisir. Il pouvait vivre en paix. Ancien officier, décoré, noble, dit-on, propriétaire en Touraine de plusieurs centaines d'hectares de bonnes terres et de bois, il n'a rien à craindre de personne. Au contraire, on lui fait des avances. Mais l'injustice, l'arbitraire le révoltent. Indépendant et « rouspéteur » dans l'armée, il sera « frondeur », et dangereux frondeur, contre l'administration et le gouvernement de la Restauration.

Comme Voltaire pour le chevalier de la Barre, le voilà qui d'abord prend fait et cause pour le paysan Fouquet, qui n'a pas salué son curé conduisant un mort, et qui a eu tort, mais qui pourrit au cachot. Et voici que, dans un village de 1.200 âmes, on arrête une nuit douze personnes, pour « propos séditieux » ou « conduite suspecte ». On les laisse en prison six mois, sous prétexte de « bonapartisme ». Courier rédige et fait distribuer une *Pétition aux deux chambres*, et le préfet de Tours en est réduit à se disculper. Première escarmouche : premier succès.

En 1819 et 1820, Courier saisit chaque occasion pour écrire son sentiment au rédacteur en chef du *Censeur européen*. Il se félicite ironiquement du progrès social accompli en France où les paysans, de taillables, corvéables et tuables qu'ils étaient, ne sont plus qu'incarcérables à merci. Il souhaite que le nombre des fonctionnaires-sangsues diminue, et que celui des agriculteurs augmente. Il approuve fort les opérations des *bandes noires*, qui morcellent les grandes propriétés, pour le plus grand profit de la terre et des mœurs. Il dénonce la vanité des efforts que déploie le gouvernement pour relever le culte, alors que Lamennais lui-même constate l'indifférence générale en matière de religion. Il attaque le ministre Decazes et la noblesse de cour, dont les vices essentiels sont immuables, qu'elle soit ancienne ou nouvelle. Il se dresse enfin, à propos des « notes secrètes » envoyées à l'étranger par certains hommes politiques de droite, contre l'ingérence de l'étranger dans nos affaires intérieures ; et il engage les puissances étrangères à y regarder à deux fois avant d'intervenir militairement en France : « Lorsque vous marcherez en Lorraine, en Alsace, écrit-il, n'approchez pas des haies, évitez les fossés.., tenez-vous loin des bois, gardez-vous des buissons, des arbres, des taillis, et méfiez-vous des herbes hautes... » Il les menace en somme de la « guérilla », du « maquis ».

Dans cette dernière lettre, Courier semblait se poser en homme politique. Et il n'y aura rien d'étonnant à ce que ses amis l'invitent plus tard à se présenter aux élections. En attendant, il doit se débattre pour être inscrit sur la liste électorale d'Indre-et-Loire, dont le maire et le préfet avaient eu soin de l'écarter. Il écrit une *Lettre à MM. du conseil de préfecture*, et obtient gain de cause.

Comme une nouvelle loi sur la presse ne lui permet plus de dire son mot dans le *Censeur*, il fait imprimer des *Lettres particulières*, se moquant des jeunes « ultras » de Saumur et de la façon dont se sont déroulées et terminées les élections de 1820. Il continue à se battre en indépendant, en franc-tireur : « Il n'est pas jacobin, mais il ne veut point du tout qu'on pende les jacobins ; il n'aime pas Bonaparte, mais il ne veut point qu'on emprisonne les bonapartistes. » Il est du parti de ceux qu'on opprime, et défend vigoureusement les pauvres misérables contre les grands coquins.

Quand le duc de Bordeaux naquit, et qu'un habile courtisan eut proposé d'ouvrir dans chaque commune une souscription pour acquérir le domaine et le château de Chambord pour l'offrir en hommage, au nom de la France, à Monseigneur le duc de Bordeaux, le sang de Courier ne fit qu'un tour. Et son bon sens de paysan tourangeau et de bourgeois philosophe lui inspira le *Simple discours*, éloquent et narquois, où il prouve en trois points, comme un prédicateur, que d'acquérir Chambord pour l'offrir au duc de Bordeaux serait mauvais pour lui, mauvais pour les paysans de Touraine, et mauvais pour le domaine de Chambord.

Le *Simple discours* eut un succès éclatant, et valut à Courier d'être poursuivi devant la Cour d'assises de la Seine. Il fut condamné à deux mois de prison et à une amende. C'était la gloire.

Courier a raconté lui-même son procès, tournant ses juges, et surtout l'avocat général, en ridicule, et s'élevant, non sans éloquence, contre les hypocrites, serviteurs de toutes les puissances, qui se posent en défenseurs de la morale. En vrai pamphlétaire, il en appelle du jugement de ce tribunal à celui de l'opinion publique.

Il fit ses deux mois de Sainte-Pélagie en compagnie de Béranger. Sorti de cette prison assez confortable, il ne cessa point de 1822 à 1824, de manifester ses sentiments, prenant parti pour les villageois qu'on empêche non seulement de danser sur la place, mais de rire, de boire et de faire leurs affaires ; dénonçant la réaction et les parvenus annoblis ; se défendant toujours d'être républicain, mais avouant qu'il avait cru à la liberté promise dans la Charte, louant à plusieurs reprises le duc d'Orléans, et se proclamant en définitive comme La Bruyère, du parti du peuple.

Courier n'a pas toujours eu très bonne presse. On voit en lui une sorte de propriétaire jaloux, qui veut défendre ses droits, et n'admet pas qu'on l'ennuie. On le tient quelquefois pour un ergoteur, pour un petit esprit. Barbey d'Aurevilly a traité de « reptile » ce « pamphlétaire bourgeois ». Reptile est injuste. Courier, au contraire, a méprisé les rampants, et s'est toujours refusé à ramper. Il est vrai que les occasions qu'il a saisies pour écrire publiquement peuvent paraître futiles, terre-à-terre. Mais les principes pour lesquels il s'est battu n'en sont pas moins grands. Et il donne à ses lecteurs deux leçons : une leçon de style et une leçon de courage.

Nourri des classiques, qu'il cite volontiers, surtout Marot, La Fontaine et Molière, il est un modèle de précision, de pureté et de mesure. Ses *Lettres de France et d'Italie* sont un des chefs-d'œuvre de notre littérature épistolaire.

Mais, surtout, il a vécu et écrit en homme libre : Il n'a jamais courbé l'échine, ni même la tête, sous le despotisme. Il a maintenu en France, sous un régime qui ne l'admettait guère, le principe de libre discussion. Aussi faut-il aimer et saluer en lui ce qui ne se rencontre pas tous les jours un bon écrivain et un homme libre.

J'AI CONNU GEORGETTE LEBLANC

Sœur du créateur d'Arsène Lupin, Georgette Leblanc fut l'inspiratrice, l'interprète et la compagne fidèle de Maurice Maeterlinck.

Georgette Leblanc n'est plus.

Sa disparition a passé presque inaperçue dans la France douloureuse et tragique d'avant la libération. Avant la guerre, elle eut donné lieu, dans la presse mondiale, à d'innombrables commentaires. Des acteurs, des directeurs de théâtre, des impresarii, des écrivains, des musiciens, auraient exhumé leurs souvenirs, rappelé les étapes de sa longue carrière, révélé des faits inconnus de son existence tumultueuse. Mais chacun se débattait dans l'inextricable réseau de problèmes poignants, le destin de la France obsédait les esprits, son amour remplissait les cœurs avec la souffrance. Le sillage de la barque que dirigeait Charon et qui portait l'ombre de Georgette Leblanc fut rapidement effacé.

Elle était la sœur de Maurice Leblanc, le créateur d'Arsène Lupin. On se souviendra d'elle comme interprète des héroïnes de Shakespeare, de Lady Macbeth particulièrement, et de celles de Maurice Maeterlinck. On ne peut prononcer le nom de Georgette Leblanc sans aussitôt y accoler celui du grand écrivain belge. Leur liaison dura plus de vingt ans ; elle fut dénouée cruellement par le mariage de Maeterlinck. La dignité, l'intelligence et la force d'âme de la délaissée la sauvèrent du désespoir ; mais je crois qu'elle ne s'en consola jamais. Sa santé, qui avait résisté à une extraordinaire dépense d'activité, commença à inquiéter son entourage ; ses quinze dernières années furent obscurcies par les maladies et, davantage, par le souvenir du passé.

Dans ses *Souvenirs*, qui furent publiés par Bernard Grasset et qui firent beaucoup de bruit, elle conta l'histoire de son amour, croyant, peut-être en guérir ainsi, en être délivrée. Elle fut non seulement l'inspiratrice de Maeterlinck, mais sa collaboratrice. Il se plut, d'ailleurs, à le reconnaître dans la préface définitive de *La Sagesse et la Destinée* qui aurait dû porter deux signatures. *L'Oiseau bleu* a presque entièrement été composé par elle.

Georgette Leblanc était, pour un écrivain, la compagne idéale. Pendant vingt ans, elle créa autour de lui une atmosphère favorable à l'éclosion de son œuvre. Vestale de son talent, elle capitonna son existence, éloigna les soucis matériels pour que sa pensée ne se ralentît pas en s'y heurtant et pût se développer dans un ciel sans nuages. Elle accepta humblement que sa personnalité se résorbât en celle de Maeterlinck. Mais c'était impossible : la sienne était trop forte. Il y avait entre eux des différences profondes. Georgette Leblanc était une lyrique, une mystique, et elle ne faisait aucun cas de certaines réalités. Maurice Maeterlinck est un réalisateur, un idéaliste doublé d'un matérialiste ; c'est le secret de son équilibre. Mais il décevait son amie quand il s'arrêtait, émerveillé, devant l'étalage d'une charcuterie ou lorsqu'il faisait du patinage à roulettes



dans les cloîtres de l'abbaye de Saint-Wandrille. Pour Georgette Leblanc, ce divertissement était une profanation.

Après la rupture, elle partit pour l'Amérique d'où elle rapporta *La Machine à courage*. Engagée par le publiciste Hearst pour faire des conférences sur l'œuvre de Maeterlinck, qu'elle ne cessa jamais de diffuser à l'étranger, elle rompit son contrat, à peine arrivée, car on exigeait des mémoires d'ordre privé, sa vie d'amour avec le grand écrivain. On espérait gagner beaucoup d'argent avec ce scandale. Du jour au lendemain, elle se trouva sans ressources. Elle découvrit alors ses amis. Depuis son voyage, elle aimait à répéter : « J'ai une passion pour l'Amérique ».

Georgette Leblanc avait l'habitude de passer ses étés à Tancarville, au milieu des bois, dans un phare datant de la Révolution, à quelque distance du magnifique château de Tancarville qu'avait loué sa sœur, Madame Prat.

J'ai passé plusieurs jours dans ce phare qui domine la Seine. Elle l'avait curieusement transformé. Les pièces ressemblaient aux cabines d'un paquebot. Il y avait d'immenses baies vitrées. Dans les chambres, les « couchettes » étaient superposées. Georgette Leblanc vivait là avec deux amies : Monique Serrure, le dévouement incarné, qui la soignait et s'occupait des questions matérielles ; et Marguerite Anderson qu'elle avait connue en Amérique. Pianiste et femme de lettres, auteur de *Ma guerre de trente ans*, cette Américaine s'enorgueillissait d'avoir, la première, « découvert » James Joyce dont elle avait publié un inédit dans *La petite Revue* qu'elle avait fondée.

Je vis Georgette Leblanc pour la dernière fois à Paris, dans son appartement de la rue Casimir Périer. Mais ce n'est pas là que j'aime à me souvenir d'elle. C'est dans la solitude profonde de la forêt où l'on était bercé par l'angoisse du mystère, l'ivresse de l'infini, où sifflaient, la nuit les gémissantes sirènes. On s'y croyait en mer et l'on s'étonnait de ne pas sentir le roulis, le mouvement de l'onde, de ne pas entendre les vagues battre contre les flancs du bâtiment et ses craquements dans sa lutte contre le vent.

Ce phare qui ressemblait à un navire n'était-il pas l'image de cette femme dont la vie, lourde de passions et d'expériences humaines, aurait pu faire naufrage si ne l'avait pas éclairée la lumière de l'intelligence, de la raison, de l'Esprit...

JOSÉE SEKALY



Le maréchal Vassilievsky, chef d'état-major général, à qui l'on doit la magnifique coordination des armées rouges.



Le maréchal Zhukov dont la poussée vers Berlin, par Francfort, a rapproché le front de la capitale allemande.



Le maréchal Rokossovsky dont les armées se sont signalées par leur avance rapide en Prusse et en Poméranie.

LE SECRET DE L'ARMÉE ROUGE

Harrison E. Salisbury, correspondant étranger de la United Press, raconte comment, malgré des méthodes de combat hétérodoxes, l'Armée Rouge, dont on vient de fêter le vingt-septième anniversaire, a réussi à devenir, entre les mains des spécialistes, une des meilleures armées du monde.

Au moment des batailles d'Ukraine, les experts militaires étrangers prédisaient que l'Armée Rouge attendrait le durcissement de la boue occasionnée par la fonte des neiges, avant de reprendre son offensive. Quelque temps après, Odessa tombait. Encore une fois, l'Armée Rouge venait d'accomplir un « miracle ». Au lieu de s'arrêter, les hommes de l'Armée Rouge avaient libéré tout le territoire situé à l'est du Dniester en combattant dans la boue jusqu'aux épaules. Un jeune général soviétique avait dit qu'il avait usé quatre paires de bottes en un mois dans cette région marécageuse. Comment l'Armée Rouge réussit-elle de tels exploits ?

Nous eûmes la réponse à cette question un jour que, arrêtés au sommet d'une colline dominant les plaines ukrainiennes, nous pûmes voir des éléments de l'Armée Rouge en train de se déplacer.

Des milliers d'hommes et de femmes, des camions, des chevaux, des charrettes, des tanks, des machines de toutes sortes venaient de tous les coins de l'horizon. Je n'avais jamais rien vu de pareil auparavant, et je peux dire que j'ai déjà assisté au spectacle de douzaines de colonnes militaires américaines et britanniques, de longs convois ordonnés, se mouvant sur les routes à 20 milles à l'heure, une distance de vingt pieds séparant chaque camion ; chaque unité ayant son nombre réglementaire de canons, de cuisines roulantes et d'approvisionnement. Mais la scène qui s'offrait à nos yeux n'avait aucune ressemblance avec n'importe quelle autre organisation militaire.

Les colonnes ne suivaient pas la route. Elles se déplaçaient sans formation, à travers la prairie et les champs de blé nouvellement cultivés. Elles se déversaient plutôt qu'elles ne se mouvaient, comme une marée mécanisée submergeant les riches plaines d'Ukraine. Parfois l'on pouvait voir quatre voitures roulant de front, parfois dix, quinze ou vingt. Et l'équipement n'était pas uniforme. Des camions américains flambants neufs voisinaient avec des tracteurs agricoles toussotant qui traînaient des voitures de paysans. Il y avait même une voiture à laquelle étaient attelés un chameau et une mule.

La première fois que je vis ce grouillement, je pensai que cela ressemblait à tout, sauf à une armée. Pourtant les preuves sont là : des victoires sensationnelles, des tonnes d'équipements allemands capturés et des milliers de cadavres allemands, montrent au monde que l'Armée Rouge, en dépit de son apparence, avait obtenu un résultat considérable.

Pour comprendre cela, il faut connaître la Russie et les problèmes qui se posaient à l'état-major général soviétique.

Au début de la guerre, l'état-major avait à son actif un corps d'officiers d'élite, surtout professionnel. Les Russes avaient également des quantités de tanks modernes, de l'artillerie et d'autre matériel de guerre. L'aviation était importante, mais de qualité inférieure. Ils étaient faibles en transport motorisé. Ils avaient des masses de troupes assez bien entraînées et braves, mais les pertes des premiers six mois furent énormes. Ils durent rapidement faire appel à des cadres moins bien entraînés pour reconstruire les divisions décimées.

Durant cette crise, l'Armée Rouge improvisa des méthodes pour obtenir le rendement maximum de ses soldats et de son équipement. Le mot d'ordre fut : obtenez des résultats.

La plupart des hommes de l'Armée Rouge savent lire et écrire, mais plusieurs n'ont reçu qu'une éducation rudimentaire. Le travail administratif et l'organisation bureaucratique qui forment les fondements de l'armée américaine déconcerteraient l'Armée Rouge. Celle-ci ne possède qu'un nombre limité des « machines commerciales » nécessaires au système américain : machines à écrire, à calculer, dictaphones, etc., et l'industrie soviétique est trop occupée à fabriquer des boulets et des canons pour fournir ce genre d'équipement.

Au lieu de fournir aux Russes les ponts transportables « bailey » suivant les désirs de l'état-major général britannique, le général Burrows, chef de la mission militaire anglaise à Moscou, après une visite qu'il fit sur le front russe, décida que cela était inutile. « J'ai plutôt pensé, dit-il, à demander aux Russes de nous prêter quelques-uns de leurs hommes pour nous enseigner comment construire des ponts en bois aussi rapidement et aussi facilement qu'eux. Au lieu d'avoir à attendre la venue des ingénieurs qui devraient monter le « bailey », les troupes de première ligne abattent les arbres et construisent leurs ponts plus vite que nous aurions mis à amener nos ponts de l'arrière. »

●

Comme les colonnes soviétiques s'approchent du front, des officiers ayant des pouvoirs discrétionnaires scrutent les unités. Une compagnie d'infanterie apparaît, un groupe mélangé, composé de vétérans et de nouvelles recrues engagées dans des villes à peine libérées, quelques milles plus loin.

L'officier arrête la compagnie, l'inspecte et met de côté une demi-douzaine de paysans encore solides mais un peu âgés pour des combats en première ligne.

« Donnez-moi ces six hommes, dit-il au commandant de la compagnie, ainsi que la moitié de votre personnel féminin. Vous en avez vingt-cinq. Vous n'aurez pas besoin de plus d'une douzaine. »

Le commandant de la compagnie abandonne le nombre de personnes demandées et reçoit l'ordre de mener le reste de son unité à un certain endroit de la route où un autre officier contrôleur lui donnera d'autres instructions. Dix milles plus loin, la compagnie est dirigée par le second officier vers un camp, situé dans la forêt où se trouvent déjà d'autres groupes d'infanterie, pour attendre de nouveaux ordres.

Les soldats entrent dans la forêt, allument un feu et font du thé. Ils sortent du pain noir de leur havresac avec, parfois, un bout de saucisse ou de fromage. S'il y a des framboises sauvages ou des champignons dans la forêt, ils en cueillent quelques-uns. C'est là leur mess — pas de cuisines roulantes, pas de rations spéciales — le problème du ravitaillement est pratiquement résolu. Si c'est l'été, ils dorment à ciel ouvert, l'Armée Rouge n'ayant presque pas de tentes. Si c'est l'hiver, ils bivouaquent dans quelque petit village, dormant avec les paysans.

Quant aux six vieux soldats et à la douzaine de jeunes filles qui étaient restés avec le premier officier de contrôle, on leur dit de s'asseoir sur le bas de la route. Au fur et à mesure de l'arrivée de nouvelles unités, quelques soldats en sont détachés et ajoutés à la collection du personnel non combattant.

Quand l'officier estime en avoir assez, il leur dit d'aller six kilomètres plus loin, près d'une rivière, et d'aider à la construction du pont.

Un jour, un général allié voyant un tank russe portant une vingtaine de soldats leur demanda : « De combien se compose votre équipage ? »

« Eh bien, répondit le sergent, nous conduisons le tank et nous combattons. Quelques-uns d'entre nous sont à l'intérieur, d'autres à l'extérieur du tank. Nous sommes interchangeables. Un jour, c'est Misha qui conduit pour être remplacé par Josef s'il se sent fatigué. Certains sont des mécaniciens experts. Nous faisons nos réparations nous-mêmes. Il y a toujours quelqu'un pour prendre la place d'un autre s'il y a des morts ou des blessés. »

Grâce à ce système, les Russes ont résolu à leur façon le plus grand problème qui se pose avec les tanks : les garder toujours en action et les réparer rapidement. Cette solution permet de ne pas dépendre, dans une large mesure, d'unités spéciales pour les réparations.

L'improvisation et la responsabilité de se ravitailler et de se mouvoir laissées au gré du commandant d'une unité ont été la pierre de touche de l'Armée Rouge pour forger une grande armée recrutée parmi des paysans et pour développer une industrie qui travaille à plein rendement.

En général, l'Armée Rouge fournit à ses soldats le gros de leur nourriture, de leurs munitions, de leurs transports et de leur habillement. Mais si les fournitures ne sont pas disponibles, alors c'est « chacun pour soi ». Les Allemands, dans leur retraite, ont presque autant aidé les Russes que nous autres Américains avec notre vaste programme de prêt et bail. Une nuit, près de Yalta, je fus invité à un dîner donné par l'Armée Rouge où presque tout, à l'exception du caviar et de la vodka, avait été pris aux Allemands. L'Armée Rouge a des divisions d'artillerie équipées jusqu'au dernier canon avec du matériel allemand. Sur le front sud, j'ai estimé une fois, après les avoir soigneusement comptés, que les 40% des véhicules soviétiques étaient d'origine américaine, 30% étaient capturés aux Allemands et 30% proprement russes.

Les Russes emploient également des troupes de choc qui effectuent une percée lors d'une importante offensive et qui sont ensuite immédiatement transportées sur un autre endroit du front où leur présence est nécessaire. Ces troupes de choc ont leurs propres tanks, leurs « Katushas » et leur artillerie.

Ce sont ces techniques particulières qui ont permis à l'Armée Rouge d'avancer continuellement malgré des pertes sévères et de battre un ennemi qui possède une armée qui, aux dires des experts, était mieux organisée et mieux équipée.

(D'après « Collier's »)

Ivan Koniev, commandant en chef du front de Silésie, dont l'aile droite a traversé la Neisse et se dirige vers Berlin.



Le maréchal Malinovsky qui, sur le front de Budapest, s'est montré un chef brillant possédant toutes les qualités du stratège.

REGARDS SUR LA FRANCE

M. Georges Gorse, délégué à l'Assemblée Consultative française et secrétaire de la Commission des Affaires Étrangères, rentré de Paris, nous a donné des informations sur la France d'aujourd'hui et de sa réorganisation intérieure.

« Comme vous le savez probablement, l'Assemblée Consultative doit rester en fonctions jusqu'à l'élection, au suffrage universel, d'une Assemblée Constituante. L'Assemblée actuelle est composée de délégués des mouvements de résistance, des partis politiques et des anciens parlementaires qui n'ont pas voté pour Vichy en juillet 1940. Le gouvernement n'est pas lié, en principe, par les votes de cette Assemblée qui, comme son nom l'indique, n'est que consultative, sauf sur deux ordres de questions : le Budget et la ratification des traités. Les anciens parlementaires, qui constituent une minorité, reprochent parfois aux membres de cette Assemblée leur manque d'expérience. Mais les délégués de la Résistance, qui ont joué le rôle héroïque que l'on sait, apprennent leur métier politique.

« Malgré l'extrême diversité des nuances d'opinions représentées à l'Assemblée, les vues des divers groupements sur les questions d'intérêt national sont identiques et les décisions importantes ont toujours été prises à l'unanimité. »

— *Les élections municipales vont-elles avoir lieu ?*

— Elles sont prévues pour mars-avril. Leur retard est dû à des raisons matérielles : il faut beaucoup de temps pour préparer les listes électorales. Le vote des femmes est un fait acquis. Il semble probable qu'au deuxième tour de scrutin, une liste unique sera présentée par les candidats de la Résistance : tout le monde s'accorde à vouloir éviter une lutte des partis. Le nécessaire sera fait pour réserver les droits des prisonniers qui, dès leur retour, désigneront leurs candidats aux Conseils Municipaux. Quant aux élections législatives, elles n'auront pas lieu avant le retour des deux tiers, au moins, des prisonniers et déportés.

— *Le peuple a-t-il été affecté par les privations de cet hiver ?*

— L'hiver en France a été très rigoureux, et pénible à supporter à cause du manque de combustible. On est dans un cercle vicieux : pas de transport, pas de charbon ; pas de charbon, pas de transport. Ceux de France qui attendaient une aide rapide de la part des Alliés n'ont pu qu'être déçus du fait que les nécessités militaires ont réduit cette aide à sa plus simple expression. L'attitude des masses a été admirable au cours de la crise du ravitaillement. Au pire moment le général de Gaulle a fait une tournée dans la banlieue parisienne : les acclamations de la foule ont montré que les difficultés matérielles n'ont pas entamé le moral des Français.

« Il ne faut pas oublier que cette crise a son origine dans le pillage des stocks par les Allemands avant la libération. En été 1944, les Français avaient autre chose à faire que d'en constituer de nouveaux. L'on était donc à la merci d'un gel ou d'un dégel rapide.

« La production industrielle est lente à démarrer, mais dès que l'impulsion première sera donnée, elle ira en progression géométrique. J'ai vu, en quittant Paris, une file de camions neufs sortir des usines Renault, nationalisées. Aux usines Berliet à Lyon, mises sous séquestre, les ouvriers ont reconstruit d'eux-mêmes certaines parties de l'usine et l'ont remise en marche.

« Il y avait, en 1939, 16.000 locomotives. Ce chiffre était tombé à 2.000 en août 1944. Il est aujourd'hui remonté à 6.000. Plus de deux mille ponts ont été reconstruits depuis la libération. On espère, à Paris, que les récentes conversations de M. Monnet à Washington apporteront un secours plus substantiel à l'économie française. »

— *Et l'épuration ? Les procès des collaborateurs ?*

— L'épuration n'a satisfait personne. A mon avis, il ne pouvait en être autrement. Les uns l'ont trouvée trop sanglante, les autres — et c'est la grande majorité — trop molle. Dans tous les cas, le gouvernement a voulu éviter les procédures d'exception. Le général de Gaulle a affirmé nettement que l'épuration serait limitée à une poignée de Français qui ont trahi, et a fait appel à l'union des autres. C'est une politique de sagesse et d'apaisement qui a été adoptée : la suite des événements montrera si la sagesse était adaptée aux circonstances exceptionnelles que nous traversons.

— *Quelles sont les tendances de la politique intérieure actuelle ?*

— Le problème est celui de l'avenir politique de la Résistance. Ce sont, évidemment, les hommes de la Résistance, qui ont fait leurs preuves morales, qui doivent fournir l'essentiel du personnel politique nouveau. Il reste encore à savoir si la Résistance va demeurer groupée, comme naguère, sous forme de « Résistance » ou si elle va se désintégrer et se fondre dans les anciens partis : radicaux, socialistes, etc...

« Le dernier congrès du « Mouvement de Libération Nationale » (M.L.N.) a décidé, pour l'instant, que ce mouvement continuerait à vivre sous sa forme actuelle. Le second groupement de la Résistance, le « Front National », est composé principalement de communistes, mais il comprend aussi des membres des anciens partis de droite, comme la Fédération Républicaine de Louis Marin, et des catholiques. Au sein même du M.L.N., une minorité d'un tiers sympathise avec les idées du F.N., et semble souhaiter une fusion avec ce dernier. La majorité du M.L.N. s'accorde sur un programme audacieux de réformes sociales et épouse plutôt, en matière économique, les thèses socialistes.

« Les anciens partis politiques manifestent une assez grande activité, notamment le parti communiste, le parti socialiste et le parti radical reconstitué. On prévoit, déjà, des luttes électorales... Les démocrates-chrétiens s'efforcent de constituer un grand parti baptisé « Mouvement Républicain Populaire ». Enfin, sans constituer un parti politique, les mouvements syndicalistes (C.G.T., Syndicats Chrétiens, Union Travailliste) ont une grande importance et semblent avoir l'avenir devant eux. »

— *Y a-t-il de nouvelles lois sociales ?*

— La réforme sociale la plus importante a été l'institution des Comités d'Entreprises. Le projet, présenté par le gouvernement, a été longuement étudié et amélioré par l'Assemblée Consultative. Le bon fonctionnement de ces Comités d'Entreprises (qui seront des Comités Mixtes) pourra préluder à des mesures plus importantes.

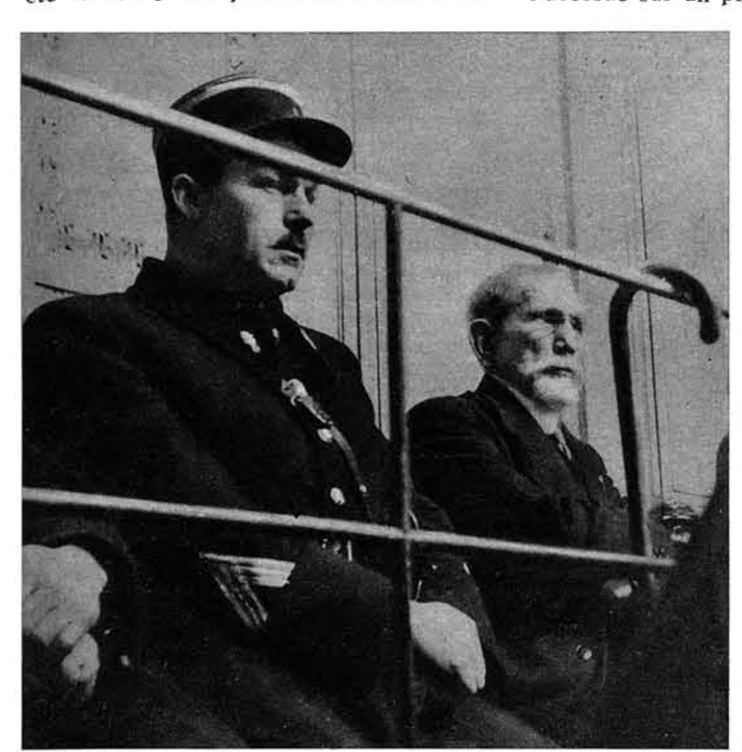
« Des dispositions sérieuses sont envisagées par le ministère de la Santé Publique pour améliorer le sort des travailleurs. Si, malheureusement, les privations ont augmenté le nombre de cas de tuberculose, elles ont, en revanche, diminué par force le nombre des maladies dues à l'alcoolisme. L'on parle de limiter à l'avenir à un litre par jour et par personne la consommation du vin, mais cette suggestion a déjà soulevé plusieurs protestations, surtout dans les milieux viticoles.

« Un décret a également augmenté le traitement des fonctionnaires pour pallier à l'inégalité scandaleuse des émoluments qui faisaient des serviteurs de l'Etat les parias de la société. »

— *La France aura-t-elle une armée nouvelle ?*

— Le difficile problème de la fusion des F.F.I. avec l'armée venue de l'extérieur a été résolu. Il n'y a plus qu'une armée française, théoriquement du moins, puisque les F.F.I. et les nouveaux mobilisés ne constitueront réellement de grandes unités que lorsque celles-ci pourront être dotées du matériel moderne nécessaire. A ce point de vue, la récente crise militaire d'Alsace et des Ardennes a servi à quelque chose. Les Alliés ont compris le concours apporté par une grande armée française. Ils ont décidé d'équiper huit nouvelles divisions d'ici quelques mois. Nous aurons bientôt, sous les drapeaux, un million d'hommes prêts à toutes les tâches et qui seront employés, soit pour une percée sur le front de l'Ouest, si elle est nécessaire, soit pour le rôle qui leur reviendra dans l'occupation des territoires de Rhénanie qui passeront sous contrôle militaire français ou interallié.

BENOIT COHEN



Accusé de collaboration avec l'ennemi, Charles Maurras, déjà condamné à 20 ans de travaux forcés, paraîtra de nouveau en justice sous l'inculpation de complicité dans le meurtre de l'armateur Worms. Le grand écrivain est aujourd'hui âgé de 77 ans.



Robert Brasillach, rédacteur en chef de « Je Suis Partout », la grande feuille connue pour ses sympathies pro-nazies, a été condamné à mort par une Cour Spéciale. Son exécution a déjà eu lieu. Le voici écoutant le réquisitoire du procureur général.

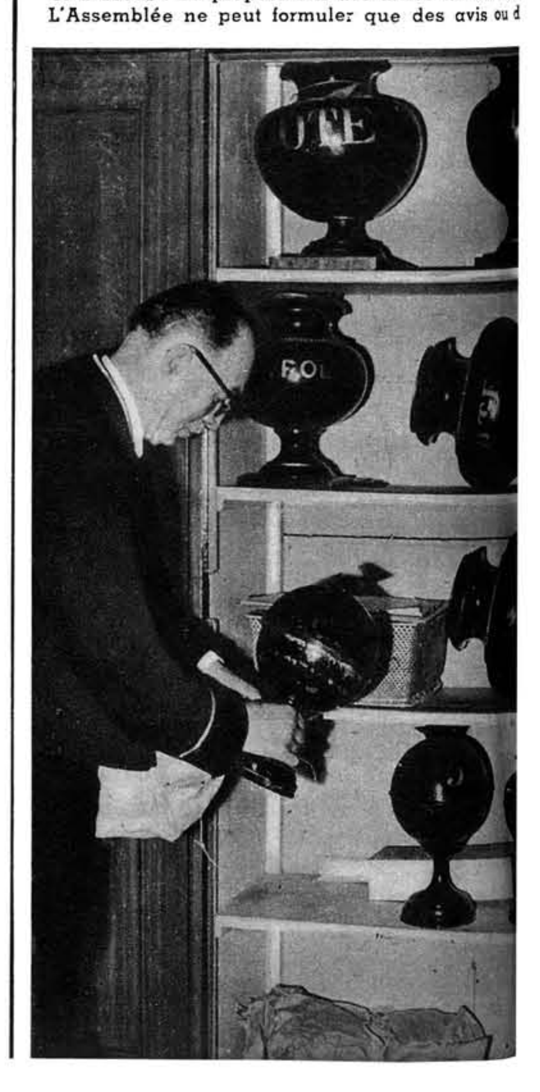


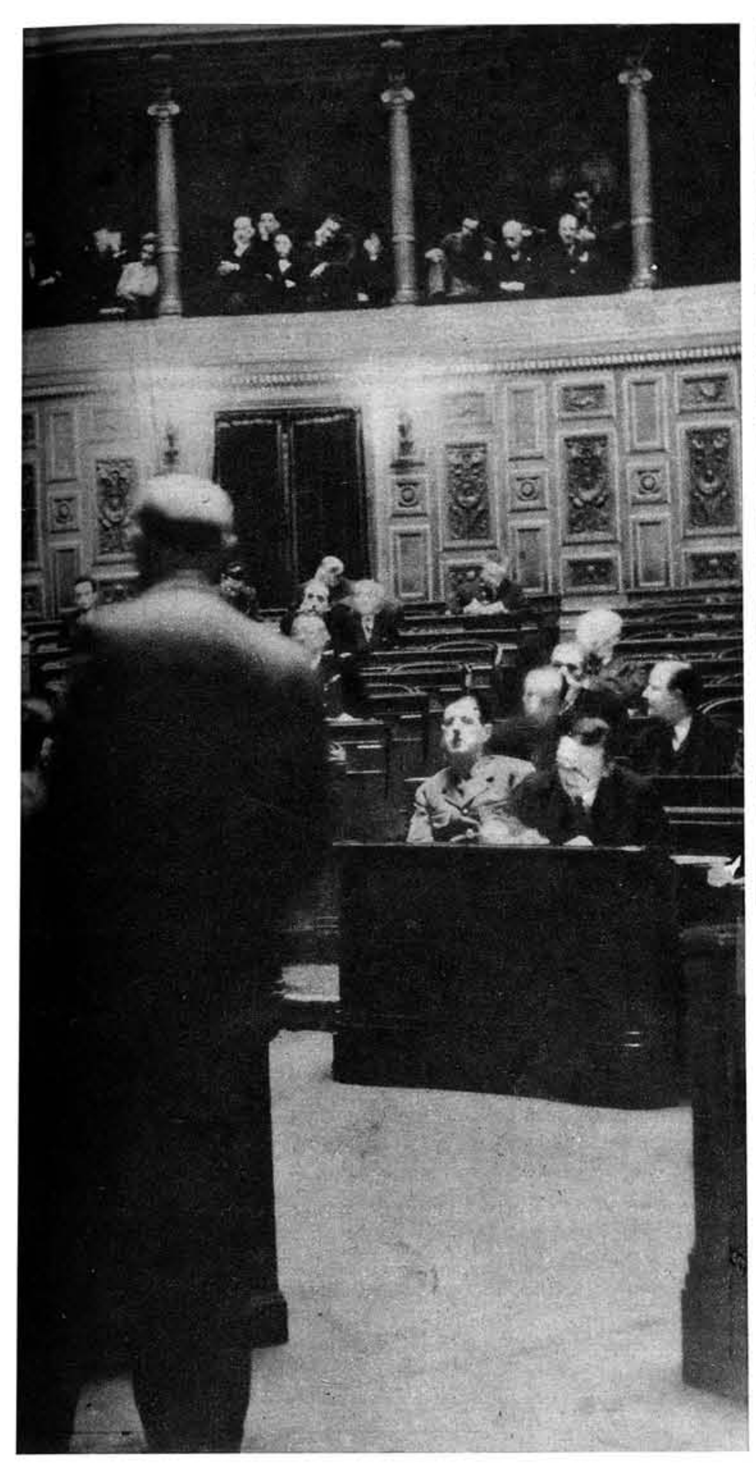
Le général de Gaulle suit les

L'ASSEMBL

Composée de 237 membres, l'Asser bourg. Elle est composée en grande pa la résistance métropolitaine et extra-mé tis politiques et les conseillers générau Après les élections, l'Assemblée Cons

Ci-dessous : La préparation des urnes au moment L'Assemblée ne peut formuler que des avis ou d





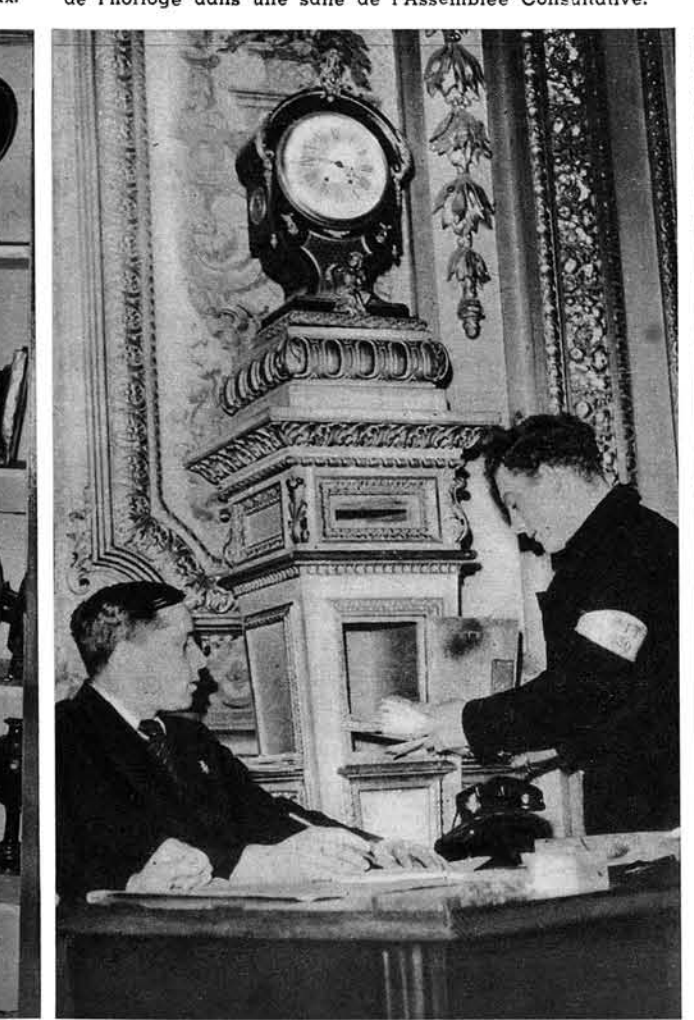
débats aux côtés de M. Pleven, ministre des Finances.

ÉE CONSULTATIVE

blée Consultative provisoire siège à Paris au palais du Luxem-
rtie par les délégués représentant les divers mouvements de
étropolitaine. A leurs côtés siègent les députés des anciens par-
. Un débat eut lieu récemment sur la justice et l'épuration.
sultative sera remplacée par l'Assemblée Constituante.

t du vote.
des vœux.

Ci-dessous : La boîte aux lettres disposée dans le socle de l'horloge dans une salle de l'Assemblée Consultative.





Mme Delaunay, M. Maurice Schumann et Mme Brossolette arrivent à l'Assemblée Consultative dont ils sont membres. Schumann, premier soldat gaulliste, a été pendant cinq ans la voix de la France Combattante à la radio de Londr



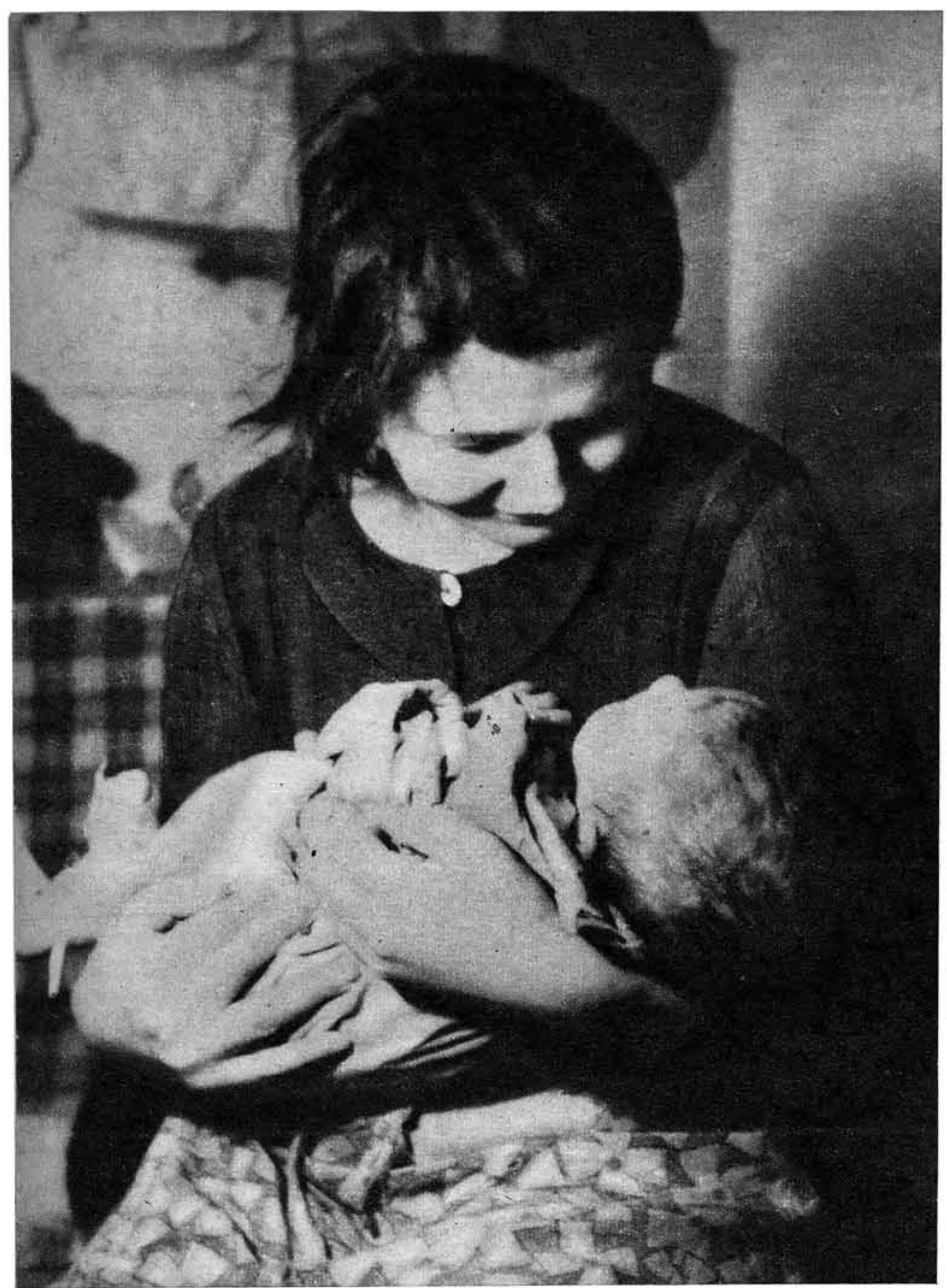
Mme Gabriel Péri et M. Paul Boncour lisent le compte-rendu des débats. Ceux-ci ne vont pas parfois sans controverses.



Le président, M. Félix Gouin, à sa table de travail. Il sait s'acquitter de sa tâche délicate.

Le grand leader communiste Marcel Cachin (à gauche) s'entretient avec M. Ramette et Me Maurice Thorez. Les principa banques françaises sont accusées d'intelligence avec l'ennemi par les membres communistes de l'Assemblée Consultati





Une mère toute heureuse de pouvoir donner à son enfant la nourriture qui le revigorera.



MISÈRE DES ENFANTS DE FRANCE

Victimes de la guerre, évacués des villes sinistrées, des milliers d'enfants, privés de leurs parents déportés ou fusillés par l'ennemi, souvent des orphelins, vivaient mal nourris, sans feu, dans des foyers qui n'étaient pas les leurs.

C'est à cet état de choses lamentable que les organismes d'assistance créés depuis la libération s'efforcent de remédier.

La tâche à accomplir est considérable, mais la bonne volonté mise en œuvre saura vaincre cette misère et redonner à ces enfants le bien-être dont ils ont été si longtemps privés. Ci-dessus : Des organismes d'assistance publique s'occupent de jeunes orphelins.

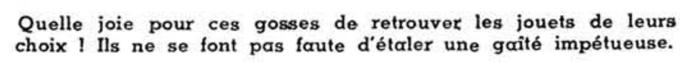


e gouvernement a fait distribuer dans les écoles de Paris du lait en quantité. Les élèves se égalent de ce repas substantiel. Les dispositions ont été prises pour leur suralimentation.

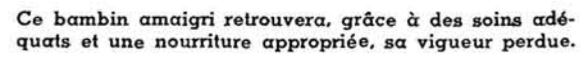


De jeunes scouts français recueillent, à travers la grande cité, des vêtements et des vivres qu'ils distribueront aux malheureuses victimes de la guerre. Les donations sont généreuses.

Triste regard d'enfant appuyé au fourneau d'une cuisine qui ne contient probablement pas de charbon.



Quelle joie pour ces gosses de retrouver les jouets de leurs choix ! Ils ne se font pas faute d'étaler une gaîté impétueuse.



Ce bambin amaigri retrouvera, grâce à des soins adéquats et une nourriture appropriée, sa vigueur perdue.







Une lettre pour vous

a lettre que m'a adressée une « mère de famille » pour me faire part de son système d'éducation a suscité l'indignation d'une lectrice. Je transets aux « Mères de famille » l'opinion d'une jeune personne qui signe : UNE JEUNE FILLE ENTRE TANT D'AUTRES ».

La dernière lettre que vous avez publiée (parue le 4 février) m'a fait littéralement bondir et m'a décidée à vous envoyer ceci.

Voyez-vous, toutes ces « malheureuses », ces « désespérées », ces amoureuses contrariées qui ne songent qu'à se suicider n'ont pour seule excuse que leur éducation faussée dès la base.

Je ne veux pas me poser en exemple, mais je puis dire que, malgré les épreuves que j'ai eues à subir, je suis heureuse.

Je suis fille unique, d'une bonne famille bourgeoise. Frères et sœurs m'ont certainement manqué (ce n'est pas gai d'être fille unique), mais mes parents sont devenus mes camarades : très vite ils m'ont accordé une grande liberté et ils ont une entière confiance en moi. J'en suis très fière et ne profite jamais de cet état de choses. Je suis heureuse, et pourtant, moi aussi, j'ai vu beaucoup de mes châteaux s'écrouler dans le sable. J'ai été une enfant rêvant, le soir, aux jours dorés où elle pourrait, ses études finies, mener une vie de paresse. J'ai rêvé à ma première sortie en robe de bal (en taffetas rose, avais-je décidé), à ma rencontre avec le Prince Charmant, qui m'aurait distinguée entre toutes et m'aurait fait la cour puis demandée en mariage. Quel couple magnifique aurions-nous formé ! J'ai rêvé aux très nombreux enfants que nous n'aurions pas manqué d'avoir. Bref, un beau conte, ou plutôt le roman d'une de nos aïeules. Car ce temps, s'il existé, est bien loin, maintenant. Rappelez-le aux mamans.

J'ai fini mes classes. J'ai fait mon entrée dans le monde (en robe de bal de tulle lanc). Il y a bien eu un ou deux jeunes gens pour me faire danser, mais je n'en épousé aucun !

J'ai aimé, j'ai souffert, car l'homme que j'ai aimé n'a fait que se rire de la ne fille inexpérimentée que j'étais. Il n'était pas digne de mon sentiment. Et urtant, je lui suis reconnaissante pour tout ce que je dois à cette affection. aman a toujours été ma confidente et ma conseillère, et je lui dois beaucoup force qu'elle a toujours su comprendre... Ici — en Orient, j'entends — le but est de se marier, coûte que coûte, et puis tant pis, si ensuite, une femme n'aimant pas son mari, se jette dans les bras d'un autre ! Les parents diront que la faute en est au mari, et tout rentrera dans l'ordre, quand ils auront versé une nouvelle somme d'argent à leur gendre.

Eh bien, non !

Je vous le répète : je suis heureuse. La vie est pleine de petites joies qu'il faut savoir saisir. Je travaille. J'occupe un poste intéressant. Je sors. Je danse. Je peux être frivole, mais, aussi, je sais devenir sérieuse. Je continue, tout en travaillant, mes études supérieures.

Et pourtant, je sais que le jour où je trouverai l'homme auquel je vouerai ma onfiance, mon estime, aux côtés duquel je pourrai combattre au besoin,, alors ulement je me marierai.

J'ai des amies surveillées de très près par leur dragon de mère (dans le genre : celle qui vous a écrit dernièrement, si fière du résultat obtenu !). Ces jeunes les ont tout simplement une vie double parce qu'elles font tout en cachette. h oui ! Elles sont douces, obéissantes en présence de leurs parents. Mais quel choc n'auraient pas ceux-ci s'ils s'apercevaient de la véritable conduite de ces demoiselles !

Or cette conduite est due à l'éducation reçue, uniquement : manque de confiance de part et d'autre, mais surtout de la part des parents. Je sais bien qu'il faut un frein à la jeunesse ; et ce frein, ce sont eux, les parents, qui croient le donner. Combien ils se trompent ! Leur système consiste trop souvent à défendre, et toute chose défendue acquiert plus de prix. Qu'ils ne l'oublient pas ! La vie est une chose naturelle. Qu'ils nous la présentent comme telle ! Mais nous devons être armés pour savoir lutter et prévenir les embûches. C'est à eux qu'échoit le rôle de nous prévenir, de nous prémunir. Au lieu de nous défendre, qu'ils nous enseignent, qu'ils nous indiquent la voie. Qu'ils nous permettent de nous réaliser suivant nos possibilités. Occupé sainement, l'esprit laissera de côté les rêves dangereux...

Mais je ne veux pas faire de la morale, ni prêcher. Je termine donc en signant, non pas par « Une inconnue » ou « Une amie », mais simplement par

« Une jeune fille entre tant d'autres ».

Ce message de la jeunesse de 1945 à la génération qui a la tâche de l'élever aura-t-il l'assentiment des parents ? Y verront-ils ce que j'y ai trouvé : un effort loyal pour dissiper le malentendu qui sépare les pères des fils, les mères de leurs filles ? Cette opinion librement exprimée éveillera-t-elle le désir de se mieux connaître, afin de mieux comprendre autrui ? Il n'est pas de malentendu qu'un moment de franchise, un désir d'entente cordiale ne puisse éclaircir.

Le tout est de vouloir, vraiment, éclairer la lanterne.

Votre amie



UNE MANIFESTATION ENFANTINE AU CAIRE

Il y a quelques jours, les prisonniers britanniques, des Dominions et hindous, récemment rapatriés des camps de concentration d'Allemagne, assistèrent à un bal d'enfants costumé qui eut lieu à l'Anglo-Egyptian Union Club du Caire. Parmi les personnalités présentes se trouvaient Lady Killearn, dont le fils Victor participait à la fête, et S.A.R. le Prince Mohamed Aly qui distribuait les prix aux lauréats des plus beaux costumes. Le photographe a pu saisir ces expressions d'enfants assistant au spectacle qui se déroule devant leurs yeux ravis.

LE CHAPITRE DE LA BIENFAISANCE

— Je regrette, Mademoiselle, mais je ne me rappelle pas du tout vous avoir déjà rencontrée quelque part.

— Presse !...

— Ne vous dérangez pas, Mademoiselle, nous l'attendrons ici.

GALA AU PROFIT DU SOLDAT

— Je sais, chérie, que nous devons soutenir l'effort allié. Mais, pour l'amour du ciel, trouve donc un autre moyen ! ! !

(Par KIRAZ)



« LE MARIAGE DE FIGARO »

« *Le mariage de Figaro* n'est pas une pièce pour amateurs. »

Ce jugement que l'on s'est répété en écho le lundi 26 février, à l'Opéra, résume en quelques mots l'impression générale du public. L'erreur des Escholiers réside beaucoup plus dans le choix de la pièce que dans leur jeu (par moments excellent). Il est en effet à déplorer que Mlle Wafika El Chiati, débordante de vie, gracieuse et piquante au possible, n'ait pas exercé ses talents et son aisance remarquables dans une œuvre plus adéquate ; que M. Mœnis Taha-Hussein n'ait pas réussi à créer un Figaro sympathique, parce qu'un peu gauche dans ses évolutions dansantes et trop anguleux ; que Mlle Amina Taha-Hussein, qui nous a donné une comtesse Almaviva digne et mélancolique, mais terne et sans douceur, n'ait pas eu de rôle à sa taille.

Le mariage de Figaro devrait figurer uniquement dans un répertoire de Comédie-Française. La représentation des Escholiers, agréable, intéressante, curieuse, présente cependant des lacunes. Il est à souhaiter que, dans un avenir proche, les Escholiers se décident à nous présenter une pièce plus simple et qui leur permette de donner leur pleine mesure.

■ Ci-dessus, voici les interprètes du *Mariage de Figaro*, photographiés entre deux actes. De gauche à droite : Mœnis Taha-Hussein (Figaro), Mlle Yvette Brancardi (Fanchette), Daniel Gérard (Chérubin), Mlle Amina Taha-Hussein (comtesse Almaviva), Mlle Wafika El Chiati (Suzanne), Démosthène Théocari (comte Almaviva).

Une lettre pour vous

★ *Malheureux (Beyrouth)*. — Je trouve regrettable que vous ne poursuiviez pas vos études interrompues par la maladie. Puisque vous êtes guéri, remettez-vous à travailler. Plus votre culture sera étendue, plus il vous sera possible de vous créer une situation intéressante. Mais peut-être n'avez-vous pas le goût des études ? Dans ce cas, allez dans une école de commerce où vous acquerrez les connaissances nécessaires. Ce n'est pas en entrant comme apprenti chez un commissionnaire que vous apprendrez les notions qui vous manquent. La base vous fera défaut. A moins que vous n'ayez le génie des affaires...

★ *D. et K. (Liban)*. — J'ai bien relu votre lettre et ne comprends pas pourquoi vous envisagez la solution de vous enfuir pour vous marier à l'étranger, puisque vos parents « ne s'opposeraient pas beaucoup à votre mariage ». Je cite fidèlement. Ne cherchez pas des solutions romanesques, mais dites tout simplement votre intention de vous marier.

★ *Une jeune fille entre tant d'autres (Alexandrie)*. — Bravo pour votre lettre ! Je la reproduis et je vous remercie de m'avoir écrit avec tant de gentillesse. Votre message m'aidera à transformer cette tribune où se sont plaintes tant de « malheureuses » en un ralliement général des optimistes.

★ *Kiki (Palestine)*. — Votre lettre n'est pas claire : vous ne me dites pas quels sont les obstacles à votre mariage et pourquoi vous ne pouvez accepter d'épouser cet homme qui vous aime. Il serait plus normal de régulariser votre situation. Un avocat ne peut-il vous conseiller utilement ?

VOTRE AMIE

Conseils à mes nièces

★ *Deux cœurs brisés, un cœur de gagné*. — Si vous hésitez ainsi entre ces trois jeunes gens, c'est que vous n'en aimez aucun. Ce que je vous conseille de faire ? Eloignez-vous de ces hommes. Il est injuste que vous vous moquiez ainsi d'eux. Vous pouvez continuer à correspondre avec le militaire en question.

★ *Lise la sage*. — Votre conduite a été très légère. Je suis sûre que votre mari vous redonnera la joie de vivre quand il reviendra. Ce n'est pas de sa faute si ses parents ont été méchants avec vous. Pourquoi voulez-vous lui faire payer les erreurs d'autrui ? Quant à l'homme marié qui vous fait la cour, la meilleure solution est de ne plus le voir. Il a des obligations envers sa femme et ses enfants. Que pourrait-il vous donner, si ce n'est une liaison ? Comme vous cherchez autre chose qu'une aventure, le plus sage serait de rompre immédiatement.

★ *Claire T. (Beyrouth)*. — Votre peau a un excès d'acidité. Lavez-vous régulièrement à l'eau tiède et au savon. Employez aussi un lait de concombre. L'été apportera les fraises. Ecrasez-en deux sur votre visage démaquillé, de préférence le matin et le soir. Votre peau redeviendra normale au bout de quelques semaines de ce traitement.

★ *Behidja de Téhéran*. — Je vous remercie pour les belles cartes postales persanes, j'ai beaucoup apprécié votre envoi. Pour vos mains gercées, commencez par les essuyer toujours bien à fond lorsque vous les plongez dans de l'eau. Massez-les aussi souvent que possible avec du jus de citron et employez une de ces lotions spéciales qui les assouplissent et les blanchissent.

TANTE ANNE-MARIE

SOLUTIONS

LES DEMENAGEMENTS

Pour changer de maison, les habitants doivent faire trente déménagements.

UN PARTAGE

Soit x la part de Pierre et y la part de Paul, on a :

$$x - \frac{3x}{7} - \frac{x}{5} - 11 = 2$$

$$\text{et } y - \frac{3y}{6} - \frac{y}{6} - 4 = 4$$

d'où $x = 35$ et $y = 24$



DES PRINCESSES DANS UNE PANTOMIME

Voici les jeunes princesses Elizabeth et Margaret-Rose telles qu'elles ont paru dans la pantomime « Old Mother Red Riding Boots ». A gauche, les deux princesses font une révérence, après un ballet très applaudi. La princesse Elizabeth remercie de la main, dans un geste victorien. A droite, la princesse Margaret dans un costume de l'époque, en mousseline et dentelle, avec une ceinture bleue et des chaussures dorées.

CUISINE FRANÇAISE

Les œufs mollets

Avant de vous donner quelques bonnes recettes d'œufs mollets, je crois utile de vous indiquer la manière de les faire.

Mettez dans de l'eau bouillante le nombre d'œufs que vous jugez nécessaires, laissez bouillir cinq minutes et mettez-les dans de l'eau fraîche pendant deux minutes. Otez doucement les coquilles pour ne pas rompre le blanc.

Œufs mollets de Béarn

Faites des œufs mollets que vous placez sur des croûtons revenus dans le beurre. Vous versez dessus une sauce béarnaise légèrement tomatée, puis vous ornez de quelques rondelles de jambon et, de-ci de-là, d'un peu de persil haché.

Œufs mollets à la royale

On en attribue la recette à Colbert, qui donna la manière de les préparer à « l'officier de bouche » de Louis XIV.

Faites des tartines de mie de pain un peu épaisse, creusez le milieu de façon à ce que l'œuf mollet puisse y tenir, faites revenir au beurre.

Préparez la sauce suivante : pour douze œufs, 50 grammes de beurre, une cuillerée à soupe de farine, ajoutez un jus de viande (de veau ou de volaille), tournez continuellement ce mélange, la sauce ne doit en aucune manière bouillir, ajoutez deux jaunes d'œufs bien battus, poivrez, salez, tournez toujours et, quand la sauce est bien liée, bien onctueuse, dressez vos œufs mollets sur les tartines de mie de pain et versez-la sur ceux-ci.

Œufs mollets Napoléon

L'Empereur aimait par-dessus tout ce plat simple et, chaque fois que l'occasion s'en présentait, il le dégustait avec joie.

Dressez dans un plat de porcelaine vos œufs mollets. Dans une sauteuse, faites cuire au beurre un peu de jambon, une cervelle de veau ou de mouton, et trois ou quatre pommes de terre coupées en dés. D'autre part, préparez une sauce à la Béchamel légèrement tomatée.

Versez celle-ci sur vos œufs mollets et ajoutez ce qui a cuit dans la sauteuse. Faites servir aussitôt.

APPRENEZ A VOUS REPOSER

Pour paradoxal que cela paraisse, afin de beaucoup travailler il est important de savoir se reposer. Il est un art profond que l'on nomme la relaxation : c'est celui de se relâcher n'importe où, n'importe quand, à volonté. Voici quelques exercices qui vous aideront à atteindre rapidement ce maximum de repos :

I

Appliquez-vous à devenir lourde comme du plomb. Pour cela, étendez-vous à plat sur le lit, la tête également horizontale. Détendez aussi complètement que possible tous vos muscles. Ceci fait, respirez à fond plusieurs fois, en vous abandonnant chaque fois sur votre lit, comme si vous étiez vraiment un poids lourd. En même temps, levez les bras et laissez-les retomber par la force de leur pesanteur. C'est



un peu difficile à accomplir du premier coup, car la contraction musculaire se fait involontairement. Ensuite, répétez l'exercice pour les jambes, puis soulevez la tête et laissez-la retomber mollement. Les muscles de la nuque sont les plus difficiles à détendre, et les plus importants aussi. Pour être parfaitement détendue, il faut vous imaginer que le lit porte seul le poids de votre corps.

II

Etirez-vous, c'est une excellente manière de relâcher les muscles. N'oubliez pas que chaque changement de position équivaut à un repos. C'est une très bonne façon de se reposer



rapidement. Faites l'exercice n° 1, mais au lieu de détendre chaque muscle, étirez-le. Le repos vient vite, et surtout... bâillez. Oui, c'est là aussi une manière de s'étirer, donc de se détendre...

III

Ebrouez-vous comme un chien qui sort de l'eau. Comme lui, secouez-vous vigoureusement dans tous les sens, puis, doucement, mollement, étendez-

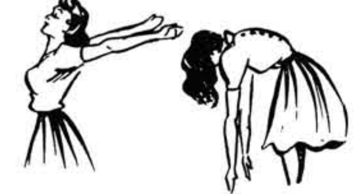


vous par terre, comme si vous n'aviez pas de squelette. L'important est de donner à votre corps une souplesse absolue.

●

Voici, pour terminer, une méthode de relaxation momentanée, bonne à utiliser lorsqu'on ne dispose que de quelques minutes pour se reposer :

Tenez-vous droite, la tête haute, les épaules effacées, les bras ballants devant une fenêtre ouverte. Levez les talons lentement et laissez porter votre poids sur la plante de vos pieds. En même temps, levez les bras dans le prolongement des épaules, comme si vous vouliez voler. Respirez profondément. Dès que vous commencez à expirer,



laissez tomber en avant la tête, les épaules, le buste. Le haut de votre corps doit se trouver suspendu à vos hanches comme un drapeau à sa hampe, entièrement lâche... merveilleusement lourd et décontracté.

Répété plusieurs fois, cet exercice vous donnera une paix et une allégresse extraordinaires. Exécuté au milieu de la journée, au moment où votre travail vous énerve le plus, il vous rendra la maîtrise de vous-même et le sourire.

ANNE-MARIE

DEUX TRUCS

Le lait est très recommandé pour le cuir verni. Frottez celui-ci avec un tampon de coton imbibé de lait, laissez une minute, puis séchez avec un chiffon doux et sec.

●

Quand un évier usagé a pris une teinte jaunâtre et que les poudres à récurer n'en changent pas la couleur, essayez le chlorure de calcium en poudre. Répandez-en, assez largement, sur toute la surface de votre évier. Laissez quelques heures, une nuit par exemple. Puis lavez à grande eau.

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

Décidément, me voilà en pleine période de correspondance. Après la lettre dont je vous ai fait part la semaine dernière, en voici une autre qui vient, cette fois, d'une ville de Turquie que j'ai peine à déchiffrer. Je la transcris (la lettre) telle quelle, sans en changer une virgule. Il s'agit d'une annonce que cette jeune personne veut faire paraître dans « Images ». La voici :

« Famille noble grec. Jeune fille, intelligente, courageuse, capable à diriger l'intérieur aristocratique, connaît les langues étrangères, le piano, très bien éduquée, élégante, aute (sic) de taille, joli et aimable âge 20 désire se marier avec un aristocrate Indien ou Anglais, en bonne santé, bien poli, âge 30-50. »

Toute cette belle littérature est signée d'un pseudonyme charmant : « Mon rêve ». Un bien joli rêve, en effet, que d'épouser un homme qu'on ne connaît pas, à condition qu'il soit Indien (elle ne veut sans doute pas dire Peau-Rouge) ou Anglais, en bonne santé et bien poli (par opposition probablement à mal poli) et d'un âge (là ma correspondante ne fait aucune différence entre un homme de trente ans et un autre de cinquante pourvu qu'il possède les qualités mentionnées ci-haut) entre deux âges.

Tout de même n'allez pas me faire croire, ma cousine, que cette jeune fille exceptionnelle, et qui semble avoir tout pour elle, manque de candidats à sa main. Alors ?... Eh bien, il lui faut le mystère, l'aventure, l'attrait de ce qui vient de loin, alors qu'il suffirait de tendre la main pour trouver le bonheur à portée de soi.

Ah ! que le cerveau d'une femme est impénétrable et qu'on perd son temps à vouloir chercher, approfondir, ou tâcher de comprendre !... Mais cette digression va me mener loin. Une fois ouvert le chapitre de la femme, je deviens intarissable malgré moi. Mais n'est-ce pas là, ma cousine, un sujet attachant entre tous et sur lequel se sont appesantis des personnages célèbres de l'histoire ?

Il faut que l'on comprenne, une fois pour toutes, qu'il y a antagonisme profond entre l'homme et la femme et, par là, incompréhension absolue. Dirai-je à la manière d'Henry de Montherlant dans « Les jeunes filles » : « S'il n'y avait pas l'étreinte, les hommes et les femmes vivraient séparément comme deux êtres imperméables l'un à l'autre et qui n'ont rien à se communiquer » ? Ou bien comme Byron : « Il est plus facile de mourir pour une femme que de vivre avec elle » ? Mais de quoi me traiteriez-vous alors et quelles armes retourneriez-vous contre moi ?...

Dieu merci, Michelet est là pour défendre la femme et prôner à l'infini les multiples qualités de l'éternelle victime de l'homme...

Tant qu'à faire, ma bienveillante amie, laissons là ces propos venimeux et revenons à ma correspondante dont la candeur ne le cède qu'à un esprit romanesque propre à faire rêver bien des cerveaux masculins. Je m'attends à une avalanche de demandes : « Donnez-moi l'adresse exacte de cette jeune fille ». « Répondez à votre correspondante que je remplis exactement les conditions voulues et que sur son simple appel (mon passeport est déjà prêt) je prendrai le premier train. » Un autre exigera sans doute d'avoir d'abord une photo de la demoiselle et un autre m'écrira encore : « Tout cela est fort bien, mais je ne peux pas ainsi partir à l'aventure sans être certain d'être agréé. Et comment pourra-t-on me garantir cela ? Recommandez à la jeune fille d'ouvrir un compte dans une banque d'Egypte afin de couvrir les frais du candidat éventuel. Ce serait là le seul moyen de me décider. »

A tous je réponds d'ores et déjà : « Ne m'importunez point. Je ne sais rien de cette jeune fille, je ne connais pas son adresse, et le nom même de la ville qu'elle habite est illisible dans sa lettre. Donc, ne perdez pas votre temps et considérez cette missive comme une simple amusette qui vous aura distrait quelques minutes durant.



Quant à vous, mademoiselle, qui lirez sans doute ces lignes, permettez-moi de vous dire ma surprise en ouvrant votre enveloppe (que vous n'avez pas pris soin de parfumer. Pour cela, je vous en veux !) et d'y lire les lignes transcrites par votre doulce main.

Si j'étais candidat au mariage, peut-être vous eussé-je demandé d'être ma femme (encore eût-il fallu que je fusse Indien ou Anglais et que vous acceptassiez de partager mon existence hasardeuse) tout simplement par bravade.

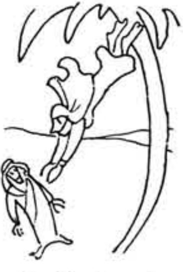
Après tout, vous ou une autre !...

Je vous laisse, ma cousine, en vous adressant mes vœux les meilleurs.

SERGE FORZANNES

★ ECHOS DE LA SEMAINE ★

LA JUSTICE D'IBN SÉOUD



Le roi Ibn Séoud, qui fut, la semaine dernière, l'un des augustes hôtes de l'Egypte, pratique, dans son pays, la justice à la manière antique... Comme jadis Saint-Louis sous son fameux chêne, il a l'habitude de s'asseoir, une fois par semaine, sur les marches de son palais quand il se trouve à Riad ou bien devant sa tente ou sur les marches d'une mosquée, suivant le lieu où il se trouve, et d'écouter les doléances de ses sujets... H. C. Armstrong raconte, dans *Lord of Arabia*, cet exemple de la justice du désert :

« Une femme vint un jour réclamer au roi la peine de mort pour le meurtrier de son mari.

« — Quelle est votre accusation ? demanda Ibn Séoud.

« — Cet homme est monté sur un palmier pour y cueillir quelques dattes. Mon mari était tranquillement assis sous l'arbre... Alors cet homme, cet assassin, est tombé sur lui du haut de son palmier et lui brisa le cou... Ainsi je suis devenue veuve et mes enfants orphelins.

« — Pensez-vous qu'il soit tombé sur votre mari avec l'intention de le tuer ? demanda le roi.

« — Je ne sais pas, répliqua la veuve... Je ne sais qu'une chose : c'est que mon mari est mort et que je suis seule...

« — Accepteriez-vous la compensation que je décréterai, demanda-t-il, ou bien insistez-vous pour demander la vie de l'accusé ?

« — Suivant la loi sainte, sa vie m'appartient...

« — Qu'il en soit fait ainsi, répondit Ibn Séoud après une courte pause... Sa vie vous appartient... Mais le genre de sa mort est entre mes mains... Le palmier est haut de quarante pieds... Je décrète que l'accusé soit attaché au pied de l'arbre, que vous grimpiez jusqu'au sommet et que vous vous jetiez sur l'accusé de manière à le tuer... C'est votre droit... Allez et prenez votre droit... Ou bien accepteriez-vous, par hasard, la compensation que je fixerai ?...

« La veuve s'empressa d'accepter la compensation et de disparaître. »

UN SIMPLE SOUHAIT

Le récent décès de la baronne Robert de Rothschild, survenu à Paris à l'âge de 58 ans, nous rappelle cette anecdote d'une autre Madame de Rothschild, épouse de Nathan, fondateur de l'illustre famille, et mère des fameux « cinq messieurs de Francfort » :

Elle avait, à l'âge de 98 ans, conservé toutes ses facultés et sa présence d'esprit... Sur son lit de mort, entourée de tous les membres de sa famille, elle se tourna vers son médecin et lui dit d'une voix suppliante :

— Mon cher docteur, je vous en prie, tâchez donc de faire quelque chose pour moi !

— Madame, que puis-je faire ? répondit l'homme de science. Je ne puis tout de même pas vous rajeunir...

— Mais non, docteur, rétorqua la vieille femme... Je ne veux pas rajeunir... Je ne demande qu'à vieillir !...

« LE GRAND SIMP » DE LA « NEUVIÈME »

La Neuvième Armée américaine, passée sous le commandement du maréchal Montgomery, vient de lancer sa grande offensive en vue — a déclaré, cette semaine, le général Eisenhower — de détruire l'armée allemande à l'ouest du Rhin... L'homme chargé d'exécuter ce plan n'est autre que le général William Hood Simpson...

■ Né le 19 mai 1888, Hood — comme on avait l'habitude de l'appeler dans son village natal de Weatherford — s'était distingué, dès son jeune âge, par son habileté au jeu du football et surtout par ses chevauchées sur les rapides et turbulents chevaux du Texas.

■ Après avoir passé par de nombreux échelons militaires, il se vit, le 13 septembre 1943, confier le commandement de la Neuvième Armée... En cette qualité, la seule importante bataille à laquelle il ait participé sur le front de l'Ouest fut celle de la libération de Brest...

■ Le général Simpson n'aime jamais perdre son temps... Durant un court séjour qu'il fit récemment à Paris, il passa la majeure partie de son temps à visiter les lieux célèbres de la capitale. Sur la tombe de Napoléon, aux Invalides, on le vit faire un cours à ses aides sur la stratégie de l'Empereur des Français et de ses maréchaux... Quelques semaines plus tôt, se trouvant en Grande-Bretagne, il acheta — et lut — tous les livres d'histoire militaire qu'il put y trouver, en même temps qu'un bottin de l'aristocratie britannique, afin de ne pas se perdre dans le maquis de la société anglaise.

■ D'une très haute taille — il mesure 6 pieds 4 pouces, soit près de 190 cm. — sa silhouette anguleuse devient encore plus marquée quand il enlève son casque et qu'il... démasque, perché au-dessus d'un terrible nez aquilin, de deux yeux perçants et de larges oreilles écartées, un crâne complètement rasé aux endroits épargnés par la calvitie.

■ Comme son grand ami et camarade de classe le général Patton, Simpson est un expert en tanks et en artillerie... Mais, contrairement au bouillant et terrible commandant de la Troisième Armée, il est calme, aimable et d'un abord facile... Cependant, ses officiers, quoique l'aimant, ne se laissent pas abuser par ses manières amènes qu'ils qualifient d'*innocence du diable*... Tandis que tous ses soldats, prêts à faire l'impossible sur son ordre, ne le désignent que par ce surnom affectueux de « Big Simp » (le grand Simp).

« LA BOITE A ORDURES »

Le haut commandement de l'aviation alliée à Londres a révélé, cette semaine, que les bombardiers lourds, *blitzant* l'Allemagne, employaient depuis quelque temps un nouveau genre de bombes à très haute explosion, que les aviateurs ont baptisé de plusieurs noms, dont les plus célèbres sont « bombes anti-personnel » et « boîtes à ordures »...

Cette « boîte à ordures » rappelle étrangement le fameux « panier à pains de Molotov » qui fit couler tant d'encre vers le début de la guerre — plus précisément au cours de la guerre finno-russe. Elle consiste en une grosse bombe qui, jetée de l'avion, explose à mi-chemin, entre ciel et terre, et éparpille dans l'air des dizaines de bombes beaucoup plus petites qui continuent leur course ralentie par des parachutes — vers leur objectif. Ces parachutes ayant pour mission d'empêcher les projectiles de pénétrer profondément dans la terre, ces bombes explosent dès leur arrivée à la surface du sol, causant ainsi de grands dommages parmi les concentrations de troupes ennemies.

L'AUTRICHE RELÈVE LA TÊTE

L'Allemagne ressemble, actuellement, à une baudruche usée ; chaque fois qu'une crevaison est réparée, une autre se signale aussitôt... Et Himmler, grand maître de la terreur nazie, ne sait plus où donner de la tête...

L'Autriche, sentant sa libération toute proche, lève enfin la tête, au grand dam du tout-puissant Heinrich comme on nous l'annonçait il y a quelques jours.

Il y a quelques semaines, Himmler découvrait deux faits troublants :

■ L'existence en Styrie de deux grands mouvements de résistance, dont un est spécifiquement autrichien et le second composé de Slovènes, de Croates, de prisonniers de guerre évadés et d'ouvriers étrangers déportés en Autriche.

■ Des indications sur un complot séparatiste organisé par certains Autrichiens du type de ceux qui, avant l'*Anschluss*, étaient connus sous le qualificatif de « nazis modérés » ou de « nationalistes prononcés ».

La plupart de ces Autrichiens étaient des personnages éminents dans la politique de leur pays sous le régime de Schuschnigg, et même au cours des premiers mois de l'occupation nazie... Certains d'entre eux firent partie du premier gouvernement autrichien nazi qui vécut une semaine seulement : entre l'entrée de Hitler à Vienne et l'annexion de l'Autriche par le Reich... Et ce sont ces mêmes hommes qui — a récemment appris la Gestapo — essaient d'organiser un « gouvernement nazi autrichien déguisé »...

Afin d'écraser ce complot dans l'œuf, Himmler a ordonné l'arrestation et l'exécution du plus grand nombre de « modérés » possible... De son côté, Hitler a déjà donné l'ordre que les hommes qui avaient, en 1938, trahi l'Autriche pour la lui vendre doivent disparaître afin de ne pas être tentés de répéter leur trahison dans le sens contraire, au cours de 1945... Quelques-uns de ces hommes ont pu s'enfuir de Vienne et se cacher en Hongrie, tandis que d'autres sont parvenus à avoir accès dans des camps slovènes, en Yougoslavie... Mais on croit que le plus grand nombre d'entre eux sont tombés dans le filet de la Gestapo et ont payé, de leur vie, les inquiétudes du Führer et les défaites qu'il est en train de subir.

ÉLOGE DE LA PARESSE



Charles Morgan, romancier célèbre, poète, écrivain de grand talent, ami personnel et auteur favori de M. Churchill, vient de faire paraître à Londres un recueil de ses articles littéraires qu'il a l'habitude de publier régulièrement dans le supplément littéraire du *Times*, sous le titre de *Reflections in a Mirror*... De ce livre, tirons ces quelques lignes où l'auteur fait l'éloge de la paresse :

— C'est une folie, et un moyen de conduire à la folie, que de ne permettre aux enfants nulle chance d'être paresseux... Elles sont nombreuses les écoles dont toute la vie n'est que travail, jeu, sommeil ou amusement. Si l'enfant n'est pas devant le tableau noir, il est sur le terrain de football ; s'il ne joue pas, il assiste au jeu et se passionne à encourager les joueurs ; s'il ne travaille ni ne joue, il se trouve mené avec d'autres dans une salle de conférences, de concert ou de théâtre — même, quelquefois, de cinéma... Ou bien il dort... La paresse n'est pas, comme ces professeurs le supposent, un stérile chômage de la pensée, mais un des arts de la vie.

LE SANG D'EISENHOWER

Répondant à un appel lancé par les autorités médicales de l'armée américaine pour les donneurs de sang, le général Eisenhower se présenta l'autre jour pour offrir sa « pinte » réglementaire... Personne ne fit attention à lui quand il arriva au poste. Il se tint donc à la suite des volontaires qui l'avaient précédé...

Au moment où il s'apprêtait à s'en aller, après avoir offert sa pinte de sang, un soldat le reconnut et s'écria :

— Hé ! voilà du sang que j'aimerais bien avoir !...

Et Eisenhower de répondre aussitôt :

— Si vous l'avez un jour, j'espère qu'il ne vous communiquera pas mon mauvais caractère !...



LA GRANDE POUSSÉE

Tandis que Hitler fait son fameux salut nazi, la main géante alliée effectue le même geste, mais c'est pour pousser dans le précipice le dictateur du IIIe Reich.

LE REPAIRE DE BERCHTESGADEN

Pour la première fois, les avions alliés, basés en Italie, ont bombardé Berchtesgaden, propriété privée du Führer, où il aimait, avant la guerre, passer ses journées quand il faisait beau, et où, depuis la guerre, il a l'habitude de se recueillir chaque fois qu'il veut se livrer à sa fameuse intuition.

Parmi les rares personnes qui ont visité ce repaire, François-Poncet, ancien ambassadeur de France à Berlin, a été celui qui en a donné la meilleure description, dans le *Livre Jaune français*.

« ...De loin, ce lieu apparaît comme une sorte d'observatoire ou de petit ermitage, perché à 1.900 mètres d'altitude au sommet d'une arête de rochers. On y accède par une route en lacets d'une quinzaine de kilomètres, hardiment taillée dans la pierre et dont le tracé audacieux fait autant d'honneur au talent de l'ingénieur Todt qu'au labeur acharné des ouvriers qui ont, en trois ans, achevé ce travail gigantesque. La route aboutit à l'entrée d'un long souterrain qui s'enfonce dans le sol et que ferme une lourde et double porte de bronze. A l'extrémité de ce souterrain, un large ascenseur, dont les parois sont revêtues de plaques de cuivre, attend l'étranger. Par un puits vertical de 110 mètres creusé dans le roc, il monte jusqu'au niveau de la demeure du Chancelier. Ici, la surprise atteint à son comble. Le visiteur a devant lui, en effet, une construction trapue et massive, qui comporte une galerie à piliers romans, une immense salle vitrée en rotonde, garnie d'une vaste cheminée où flambent d'énormes bûches et d'une table entourée d'une trentaine de chaises, et plusieurs salons latéraux, meublés avec élégance de confortables fauteuils. De tous côtés, à travers les baies, le regard plonge, comme du haut d'un avion en plein vol, sur un immense panorama de montagnes. Au fond du cirque, il aperçoit Salzbourg et les villages environnants, dominés, à perte de vue, par un horizon de chaînes et de pics, de prairies et de forêts qui s'accrochent aux pentes. A proximité de la maison, qui paraît suspendue dans le vide, se dresse presque en surplomb une muraille abrupte de rochers nus. L'ensemble, baigné dans la pénombre d'une fin de journée d'automne, est grandiose, sauvage, presque hallucinant. Le visiteur se demande s'il est éveillé ou s'il rêve. Il voudrait savoir où il se trouve. Est-ce le château de Monsalvat qu'habitaient les chevaliers du Graal, un Mont-Athos abritant les méditations d'un cénobite, le palais d'Antinéa dressé au cœur de l'Atlas ? Est-ce la réalisation d'un de ces dessins fantastiques dont Victor Hugo ornait les marges du manuscrit des Burgraves, une fantaisie de milliardaire, ou seulement un repaire où des brigands prennent leur repos et accumulent des trésors ? Est-ce l'œuvre d'un esprit normal ou celle d'un homme tourmenté par la folie des grandeurs, par une hantise de domination et de solitude, ou simplement en proie à la peur ?

« Un détail attire l'attention, et pour qui cherche à fixer la psychologie d'Adolf Hitler, il n'a pas moins de prix que les autres : les rampes d'accès, les débouchés des souterrains, les abords de la maison sont organisés militairement et protégés par des nids de mitrailleuses... »

ACCIDENTS



Suivant son habitude, le *National Safety Council*, à New-York, a récemment publié une liste des accidents bizarres survenus en Amérique au cours de l'année 1944.

■ Henry Butler était en train de prendre son petit déjeuner dans sa maison de Jacksonville quand, soudain, il entendit un fort bourdonnement ; puis il vit une scie circulaire fendre le mur en bois de la cuisine, traverser la table devant laquelle il était assis, en la coupant en deux, puis sortir par le côté opposé de la maison... La scie s'était détachée de son support, dans une scierie voisine... Butler ne fut même pas touché !

■ C'était au cours d'un match de base-ball., Clarence Brown Jnr., assis au milieu de centaines d'autres spectateurs, se passionnait aux diverses péripéties du jeu quand, tout à coup, une balle le heurta par ricochet... A l'instant même, une flamme jaillit de son veston. Le frottement de la balle contre sa poche fit flamber les allumettes qu'il y avait mises quelques instants auparavant. Clarence Brown s'en tira avec quelques brûlures légères.

■ A Indianapolis, Mrs Pauline Strother se brossait les dents avec tant de... chaleur qu'elle se disloqua une vertèbre de son cou.

■ Un hydravion heurta une maison à Groton (Connecticut) et en emporta le toit... En passant, il arracha les couvertures d'un petit lit où Margaret Morton, âgée de deux ans, dormait à poings fermés... L'appareil emporta encore le second mur de la chambre et alla s'écraser contre une école voisine... Margaret ne fut même pas touchée...

■ A Chicago, un chauffeur remarqua que des passants émus lui faisaient des signes et poussaient des cris. Il s'arrêta... Sur le pare-choc avant, il fut ébahi de découvrir un gosse de 4 ans qu'il avait heurté sans le voir... L'enfant n'avait qu'un bobo sur le sommet du crâne et quelques contusions légères...

« U. J. »

Après s'être réunis pendant plusieurs jours, les « Trois » sont rentrés, chacun dans sa capitale. Bientôt, une correspondance active reprendra entre eux...

Il y a quelques semaines, un haut fonctionnaire américain, ayant l'occasion de lire certaines lettres adressées par M. Churchill au Président des Etats-Unis, fut bien étonné d'y constater plusieurs références à « U. J. »... Mystifié, il s'enquit auprès de M. Roosevelt de la signification de ces deux initiales...

...Et il fut bien surpris de savoir qu'elles voulaient tout simplement dire *Uncle Joe* (c'est-à-dire Staline).

GUÉRILLA EN CRÈTE

La garnison allemande de Crète, coupée de tout secours extérieur, serait — nous annonçait une récente information — sur le point de se rendre... Ainsi se trouverait couronnée la longue lutte que poursuivit la guérilla crétoise dès les premières semaines de l'occupation allemande...

La figure d'Emmanuel Bandouvas — chef d'un groupe de guérilla — qui dirigea la résistance active dans les montagnes crétoises, est des plus caractéristiques... C'est lui qui aida un grand nombre des soldats alliés laissés en arrière à s'échapper dans le Moyen-Orient entre juillet 41 et juin 43... « Au début », confia-t-il récemment à un correspondant étranger, « cette mission était relativement aisée ; mais dès 1942, quand le nombre des troupes d'occupation augmenta au point d'être dans la proportion d'un soldat nazi ou fasciste pour quatre Crétois, la... contrebande devint beaucoup plus difficile. »

A la suite d'un sabotage sérieux, le commandant Müller fit exécuter 52 otages et menaça d'en fusiller 50 autres si les officiers de liaison britanniques auprès des bandes de saboteurs n'étaient pas immédiatement livrés... La décision prise à ce moment-là par Bandouvas est typique de l'esprit indomptable et de la bravoure de toute la population crétoise... Il déclara officiellement qu'il était prêt à tuer lui-même les trois officiers britanniques si ceux-ci pensaient un moment à se rendre pour sauver les otages...

NOUVELLES DE HOLLYWOOD

■ Une semaine seulement après son divorce du major John Detlie, Veronica Lake a épousé le metteur en scène André de Toth.

■ Maria Manton, qui n'est autre que la fille de Marlène Dietrich, se prépare à faire ses débuts à Broadway dans une pièce intitulée *Foolish Notion*. Maria, âgée de 20 ans, a refusé de faire du cinéma.

— Je n'ai rien fait jusqu'ici que d'être la fille d'une actrice célèbre... Je veux me faire une place par moi-même... C'est pourquoi le cinéma ne m'intéresse pas.

■ Après quatre ans de mariage, Lucille Ball vient d'obtenir le divorce de son mari, le sergent Desi Arnaz.

— Il dépensait trop, expliqua-t-elle. Quand je lui en fis la remarque, il se mit en colère et quitta la maison en claquant la porte... Et je ne le revis plus d'une semaine... C'était son habitude : s'en aller chaque fois que nous nous disputions... Cela a fini par me rendre nerveuse...

■ Paulette Goddard qui depuis longtemps avait un penchant pour l'étude de l'anatomie, vient d'annoncer qu'elle avait décidé, de concert avec son mari Burgess Meredith, de créer des bourses dans plusieurs universités et collèges des Etats-Unis... La première bourse, d'une valeur de 10 000 dollars, sera offerte à l'Université de la Caroline du Sud, pour être utilisée dans un but de recherches scientifiques. — N. A.

DELASSONS-NOUS...

MOTS CROISES

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
I											
II											■
III		■								■	
IV		■				■					
V							■			■	
VI						■	■				
VII				■				■			■
VIII	■		■			■				■	
IX				■	■						
X			■								
XI				■		■		■		■	

Horizontalement. — I. Il ne remplit son office que s'il a quelque chose dans le ventre. — II. Elle fait partie d'une race d'où sont issus les Tartares. — III. Le cénobite a évalué celle des choses d'ici-bas. — IV. Devient pur avec l'altitude ; Linge noué où l'on a mis une drogue pour la faire infuser. — V. Il a franchi les limites de la licence ; Inversé : note de musique. — VI. Un ami de Boileau qui créa la tradition des discours de remerciements sous la Coupole ; Norvégiens et Finlandais entourent son lit. — VII. Arrête complètement l'activité de certaines facultés ; Dispense d'en dire davantage ; Pronom personnel. — VIII. Donne une poudre noire ; Dans le baudrier d'Orion. — IX. Jamais pour Villon ; Couvert par la police. — X. Fin du monde ; Elle régit l'administration intérieure de la Chambre des Députés. — XI. Du verbe être.

Verticalement. — 1. Exutoire qui évite des explosions ; Demande un certain souffle au rimeur. — 2. Crée une certaine intimité ; Marécages de Vendée. — 3. Fabuliste espagnol du XVIIIe siècle. — 4. Oiseau de proie. — 5. Ville proche de Béziers ; Sur le pouce. — 6. Fait perdre aux Anglais le sens de la ligne droite ; Note de musique. — 7. Il se livre parfois à des calculs dangereux ; La tarte à la crème des économistes contemporains. — 8. Crochet des charpentiers ; Au centre de la poste. — 9. A Paris est presque aussi rapide qu'une dépêche. — 10. Phonétiquement : réduire en fines particules ; Négation ; Cœur de Turc. — 11. Un Sicilien qui fume sans arrêt ; Evêché normand.

(Voir la solution dans le prochain numéro.)

LA VERITE SORT DE LA BOUCHE DES ENFANTS !

On est dans une école de village. Un élève, le petit Pierre, s'approche du régent pendant la récréation :

— Mossieur le régent. Mon papa demande si ça vous ferait plaisir qu'il vous donne un lapin pour votre dîner, dimanche.

— Mais bien sûr, mon petit ! répondit le régent. Remercie bien ton papa et dis-lui de ma part que j'en serai très heureux...

Le dimanche passa. Pas de lapin. Deux autres dimanches passèrent encore ; toujours rien.

N'y tenant plus, le régent appela le petit Pierre :

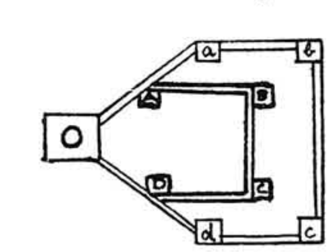
— Alors, mon petit, et ce lapin ? Je ne l'ai pas encore reçu... Est-ce que ton papa l'aurait oublié ?

— Oh non, mossieur le régent. Mais voilà : le lapin va beaucoup mieux maintenant.., on croit même qu'il est guéri !

LES DEMENAGEMENTS

Neuf maisons A B C D O a b c d sont réunies par un chemin affectant la forme de deux pentagones ayant un angle commun en O.

La maison O est vide. Les habitants de A B C D veulent changer leur logement respectivement avec ceux de a b c d, en profitant pour les déménagements de la maison vide O et de celles qui le seront successivement. Ils n'utilisent que la maison vide voisine de celle où ils sont. Combien y aura-t-il de déménagements ?



LES CHIFFRES HUMORISTIQUES

Est-il possible de changer cinq en huit ? Essayez, et avec cinq allumettes tâchez de faire huit.

SAGESSE

Les bonnes maximes sont le germe de tout bien ; fortement imprimées dans la mémoire, elles nourrissent la volonté.

Joubert

On ne conçoit pas l'amitié sans une confiance totale et réciproque, sans ce mouvement du cœur qui se déserve dans un autre pour y déposer son secret.

Bossuet

Les opiniâtres sont les sublimes. Presque tout le secret des grands cœurs est dans le mot : perseverando.

V. Hugo

UN PARTAGE

Pierre et Paul distribuent les pommes qu'ils viennent de cueillir à douze camarades. Aux uns, Paul, sur sa part, donne un nombre pair. Aux autres, Pierre, sur sa part, donne un nombre impair : à trois de ses camarades il fit don des trois septièmes de ses pommes et à deux du cinquième. Un sixième camarade en prit onze. Après cela, il lui en restait deux. Paul, de son côté, en offrit la moitié à quatre camarades, et à un autre le sixième. Enfin, après en avoir donné quatre à un sixième camarade, il resta avec quatre pommes. Quelles étaient les parts respectives de Pierre et de Paul ?

RIONS

— Vous n'aviez donc pas lavé ce poisson avant de le faire cuire ?

— Madame ne voudrait pas ! Une bête qui a passé toute sa vie dans l'eau !

●

Faire-part.

« Je t'annonce mon mariage célébré hier. La cérémonie a été attristée par la mort subite de belle-maman. »

Le destinataire perplexe et rosse :

« Comment le féliciter ? Dois-je dire qu'un « bonheur » ou un « malheur » n'arrive jamais seul ? »

●

— Docteur, je n'ai aucun appétit !...

— Ah ! madame, comme vous allez faire des économies !...

●

— Pourquoi n'avez-vous pas envoyé un ouvrier pour réparer les sonnettes chez moi ?

— Mais on y est allé, madame. L'ouvrier a sonné deux fois personne n'est venu, il en a conclu qu'il n'y avait personne à la maison.

●

— Voyons, mon garçon, vous avez bien compris tout le mécanisme de la soustraction, alors, dites-moi, 2 ôté de 4, que reste-t-il ?

— 2, m'sieur.

— Bien, et si de 10 je retranche 10, que reste-t-il ?

— J'sais pas, m'sieur.

— Voyons, vous aviez dix sous dans notre poche, vous les avez tous perdus. Qu'y a-t-il dans votre poche ?

— Un trou, m'sieur.

(LES SOLUTIONS EN PAGE 12)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL, E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150 -
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)